

UCEC 2014

MEDIAS ET

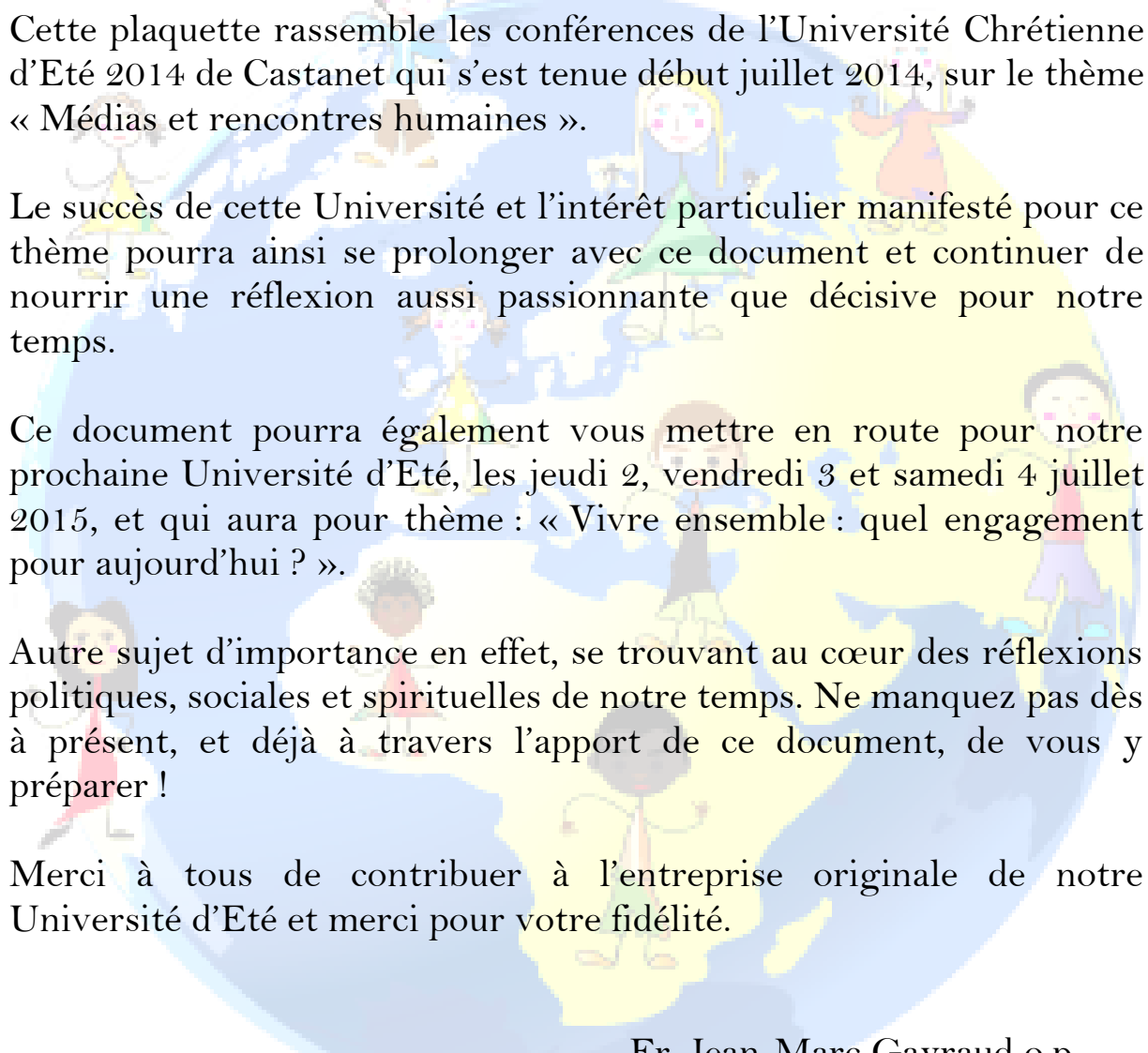


RENCONTRES HUMAINES

CHANCES-RISQUES-DEFIS

7^{ème} Université Chrétienne d'Été
de Castanet-Tolosan





Cette plaquette rassemble les conférences de l'Université Chrétienne d'Été 2014 de Castanet qui s'est tenue début juillet 2014, sur le thème « Médias et rencontres humaines ».

Le succès de cette Université et l'intérêt particulier manifesté pour ce thème pourra ainsi se prolonger avec ce document et continuer de nourrir une réflexion aussi passionnante que décisive pour notre temps.

Ce document pourra également vous mettre en route pour notre prochaine Université d'Été, les jeudi 2, vendredi 3 et samedi 4 juillet 2015, et qui aura pour thème : « Vivre ensemble : quel engagement pour aujourd'hui ? ».

Autre sujet d'importance en effet, se trouvant au cœur des réflexions politiques, sociales et spirituelles de notre temps. Ne manquez pas dès à présent, et déjà à travers l'apport de ce document, de vous y préparer !

Merci à tous de contribuer à l'entreprise originale de notre Université d'Été et merci pour votre fidélité.

Fr. Jean-Marc Gayraud o.p.



SOMMAIRE

L'Université Chrétienne d'Été de Castanet s'adresse à tous, croyants et non-croyants. Elle favorise un regard plus attentif et mieux informé sur des sujets d'actualité qui sont pour la plupart aussi débattus que mal connus. Les intervenants à ces conférences-débats, outre leur connaissance du sujet traité, se caractérisent par leur ouverture d'esprit et leur intérêt particulier pour le débat.

L'édition 2014, qui s'est déroulée du 2 au 4 juillet dernier, a donné la parole à

Claire-Marie MONNET

Homo numericus

6

Dominicaine, philosophe et théologienne, directrice des études de l'Université Dominicaine DOMUNI. En moins de 20 ans, Internet est devenu un phénomène massif. Plus qu'un outil, il fait entrer dans un monde nouveau, en particulier dans le domaine de l'intelligence et de l'échange, c'est-à-dire là où l'Homme est le plus humain.

Jacques NIEUVIARTS

**Dieu à hauteur d'homme,
l'étonnante révélation de Dieu au cœur de l'histoire**

14

Assomptionniste, bibliste. Conseiller éditorial à Prions en église et à Pèlerin, en charge des pèlerinages de ces titres. De part en part de la Bible, Dieu se révèle, à hauteur d'homme. Moïse le rencontre dans le buisson en feu du désert, les prophètes en font l'expérience au cœur même de leur vie et enseignent à leur peuple ces étranges chemins de Dieu en alliance avec l'homme. Nicodème, Zachée, des lépreux, des aveugles, une femme adultère, Marie-Madeleine, des enfants... le rencontrent, étonnés. Comme nous ! Dieu se révèle, au risque de la rencontre.

Laurent DOMINICI

La rencontre, un événement radiophonique

21

Directeur de Radio-Présence, radio chrétienne de la région de Midi-Pyrénées.

La rencontre en radio connaît diverses modalités, chacune bien spécifique : celle de l'auditeur avec les intervenants, celle du journaliste avec son invité ou celle de l'invité avec sa propre parole. Pour être radiophonique, cette rencontre est appelée à être un « événement » pour les différentes parties, et en tout premier lieu pour l'auditeur. Nous nous sommes interrogés sur les ingrédients de cet événement, les manières d'envisager sa réussite et le projet radiophonique qu'il peut servir.

Jacques BOULANGER

Un usage biaisé des nouveaux médias

29

Psychiatre, psychanalyste. Les outils de communication ne sont jamais neutres. Ceux que notre monde contemporain découvre ouvrent d'innombrables possibles mais induisent aussi des comportements nouveaux qui méritent d'être analysés. Ils facilitent et dynamisent la rencontre, mais ils peuvent avoir des effets néfastes : phénomènes d'agressivité, d'addiction, dérives narcissiques, boulimiques, difficulté à prendre en compte l'altérité et à être en relation dans la durée. Ce nouveau paysage de la communication peut exacerber le paradoxe de la rencontre humaine.

Luc-Thomas SOMME

Communication et communion

40

Dominicain, recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, théologie morale. La communication n'est-elle qu'un mouvement unilatéral par lequel quelqu'un transmet un message à un autre, au risque du monologue ou du paternalisme ? Ou ne dit-elle pas plutôt l'instauration d'un échange, bilatéral et amical ou fraternel, qui inaugure ou entretient une communion ? Cette thèse demande à être non seulement fondée théoriquement mais mise encore à l'épreuve de la réalité de la vie.

Jean-Pierre DENIS

A quoi sert la presse catholique ?

Pas de texte

Journaliste, écrivain et poète. Directeur de la rédaction de l'hebdomadaire La Vie. Blogs, tweets, chaînes d'info, info-divertissement... les révolutions en cours dans les médias. Ce qu'elles changent dans la pratique du journalisme et dans notre information. Comment les chrétiens peuvent-ils être entendus dans ce brouhaha, quelle est la place de la presse chrétienne dans le nouveau paysage ?

Jean-Pierre Denis nous a parlé de son expérience de directeur de la rédaction de La Vie, mais aussi de sa fréquentation assidue de Twitter, des radios et des télévisions.

HOMO NUMERICUS

CLAIRE-MARIE MONNET, OP

En moins de 20 ans, Internet est devenu un phénomène massif. Plus qu'un outil, il fait entrer dans un monde nouveau, en particulier dans le domaine de l'intelligence et de l'échange, c'est-à-dire là où l'Homme est le plus humain. Qu'est-ce que *l'homo numericus*? Comment penser l'humain à l'heure d'Internet? Une société nouvelle est-elle en train de se construire? Nous mobiliserons les ressources philosophiques et théologiques pour le penser.

Je suis connecté, donc je suis ?

Qui suis-je à l'heure d'internet et des nouveaux medias ? Qui suis-je à l'heure de l'hyper-connexion ? Je suis connectée, donc je suis ? Et si je ne le suis pas, qui suis-je ? Y a-t-il deux mondes ? Résolument non ! Il n'y a pas un monde virtuel et un monde réel. Le virtuel est notre réalité. Comment le penser ? Comment se situer ? Où est l'humain ? Quelle est-elle cette nouvelle « condition numérique » ?

Nous allons **ouvrir des questions, explorer des champs**, sans nécessairement avoir toutes les réponses d'emblée, fournir des pistes de réflexion... Le champ du questionnement est vaste, il est neuf. S'il existe de plus en plus de publications, de tentatives de penser le numérique, peu d'analyses existent encore sur les enjeux philosophiques et théologiques d'Internet.

Problématique

Internet a transformé la culture en profondeur, de manière très rapide. En une décennie à peine, Internet s'est imposé dans les gestes les plus quotidiens, bouleversant notre manière de communiquer, de nous informer, d'acheter, de vivre. A l'instar du livre de Gutenberg (15^e siècle) ou du chemin de fer (19^e siècle), Internet a fait basculer le monde entre 1995 et 2005 dans une **nouvelle civilisation**, faite de vitesse, d'instantanéité, d'ouverture. Avec l'arrivée massive du haut – débit en 2005 et l'engouement pour le mobile, l'ère numérique a définitivement pris son envol, portée par la génération montante, que l'on nomme aussi la « génération mutante », les 12 – 25 ans.

Parler d'une société de l'information est devenu banal, tout comme évoquer une économie numérique. L'usage d'un ordinateur est habituel ainsi que celui d'une panoplie d'outils numériques devenus familiers, depuis les smartphones, les networks, les clés USB, jusqu'aux lecteurs MP3. Ecrire un SMS, passer un mail, scanner un document, sont des gestes qui ne font plus mystère. La plupart d'entre nous ont appris à tchatter, à utiliser Facebook ou You Tube pour partager nouvelles et photos. On consulte Google pour ses comptes bancaires, préparer un trajet autoroutier, réserver un voyage ou connaître la météo...

Quelques chiffres significatifs

- En 2013, les Américains ont passé plus de 5h par jour sur Internet, en moyenne...
- En France, le temps moyen passé sur Internet est de 4h par jour.
- A l'échelle mondiale, on dénombrait 23.500 sites Internet en 1995, ils sont aujourd'hui plus de 698 millions (dont 175 millions réellement actifs).



- Au 30 juin 2008, le nombre d'internautes de par le monde avait dépassé le milliard ; en 2014, c'est 2,5 milliards.
- 8 nouveaux utilisateurs chaque seconde
- L'accès à l'Internet mobile double chaque année
- 144 milliards d'emails sont échangés chaque jour
- 68,8% d'entre eux sont des spams.
- 822 240 nouveaux sites Internet sont mis en ligne chaque jour
- 380 milliards de photos ont été mises en ligne aux États-Unis en 2012 (+342% en 10 ans)
- 90% des données numériques ont été créées durant ces deux dernières années.
- On estime à 432 millions le nombre de pirates à travers le monde

De plus, la progression fulgurante de la téléphonie mobile semble initier un « rattrapage numérique » dans les pays en voie de développement, ces trois dernières années. Au plan mondial, les marchés occidentaux arrivent ainsi à saturation (Etats-Unis, Europe, Japon...) et ceux des pays émergents tels que le Brésil, l'Inde et la Chine explosent. La croissance est exponentielle.



Simple rupture technologique ou changement radical de civilisation ?

La question d'Internet se pose à la croisée des champs disciplinaires, elle intéresse les économistes, les juristes, les sociologues, les scientifiques, les politologues, les pédagogues...etc.

Elle se situe à l'intersection de l'individuel et du collectif. Internet modifie la vie des foyers comme celle des organisations et bouscule les frontières entre le privé et le public. Internet interroge l'espace et le temps, le rapport aux autres comme le rapport à soi, l'intime et le lointain. Mais alors que l'on attendait la « révolution numérique » principalement sur le terrain de l'économie et du commerce, c'est paradoxalement sur un autre terrain que le bouleversement est le plus fort. Internet transforme surtout le champ culturel et affecte particulièrement celui de la **création** et de l'**intelligence**. Le changement est sociologique, il marque surtout **une anthropologie nouvelle**. Si nous venons brièvement d'en parcourir les effets, sur le mode descriptif, il convient de s'interroger sur le sens plus profond des mutations induites par Internet.

Plan

Je vous propose une **démarche heuristique**, c'est-à-dire de commencer par la pratique. Mon propos s'ancre dans ma propre vie numérique. Par mon travail à l'université Domuni, université numérique fondée à Toulouse il y a 15 ans, je suis de plein pied sur ce nouveau continent, dans ce nouveau monde. J'ai pratiqué Internet, avant de le théoriser et je souhaite partager avec vous quelques pistes de réflexion, nées de la pratique.

1. Dans une première partie, intitulée « **phénoménologie** », comment se présentent nos usages d'Internet ? Quelles incidences ces usages ont-ils sur la vie et l'activité humaines ? Où y a-t-il des transformations particulièrement significatives ? Y a-t-il un changement qualitatif ? Si oui, lequel ?
2. Dans une seconde partie, nous pourrions formuler les **questions philosophiques** qui naissent de cette « phénoménologie » d'Internet. Après avoir décrit le phénomène internet, tel qu'il apparaît dans notre réalité, quelles questions fondamentales poser ? La pensée est le propre de l'homme, qui se distingue ainsi de l'animal : nous interrogerons particulièrement l'impact d'Internet sur la production et la transmission du savoir, de la connaissance, de la parole, la créativité et l'imaginaire... en d'autres termes, ce qui caractérise l'humain à l'œuvre dans le monde.
3. Dans une troisième partie, y a-t-il **une incidence théologique** ? Et Dieu sur Internet ? La théologie est une parole sur Dieu, à partir d'une parole de Dieu. Que peut-on dire de la présence de Dieu dans ce phénomène nouveau ? Le media Internet porte implicitement une certaine vision de

l'homme, porte-t-il une certaine vision de Dieu ? Y a-t-il un discours religieux, spécifiquement chrétien ? Comment penser ce rapport entre Dieu, le monde et Internet ?

1. Phénoménologie

1.1 Quels sont les usages d'Internet ?

Je voudrais commencer par un récit.

Comment ai-je préparé cette intervention ? Premier réflexe, j'ai voulu faire un tour d'horizon de la question posée. J'ai tapé sur Google quelques mots-clés, tels que « Internet », « Numérique » et j'ai parcouru les pages Wikipédia correspondantes. J'ai sélectionné dans les résultats quelques rapports, émanant des sites institutionnels identifiés. J'ai noté le nom des ouvrages et des auteurs qui m'ont semblé les plus pertinents à connaître ou à citer, les plus novateurs, les plus structurants.

J'ai écouté quelques émissions de radios en différé, sur ce thème-là et sur une dizaine d'années, pour pressentir l'évolution de la thématique. J'ai scanné d'un regard les intitulés de journaux en ligne.

J'ai "Googlisé" le nom de certains chercheurs pour savoir qui ils étaient et comprendre l'étendue de leur champ d'investigation, et par la même occasion étendre le mien.

En moins de deux heures, je me suis constituée une base sans précédent de ressources, de références académiques, institutionnelles, d'études de think-tank, de livres philosophiques ou techniques. J'ai ensuite été sur Amazon pour commander certains d'entre eux. J'ai alors privilégié ceux qui étaient numérisés (les fameux "ebooks") pour aller plus vite et quelques secondes plus tard, sur ma liseuse, je pouvais entrer dans le vif du sujet !



L'expérience personnelle que je vous décris est potentiellement celle de tout homme !

Internet se décline en différents usages. Entrons dans une première typologie.

1. 2 Typologie

- l'aspect ludique et imaginaire : les jeux de rôle, les avatars
- le domaine de la communication : la téléphonie par internet, la visioconférence, les réseaux sociaux (Facebook, Twitter)
- l'usage commercial : le e-commerce, qui suppose la partie publicitaire (se mettre ou mettre un produit en valeur)
- les moteurs de recherche : Google...
- le GPS et la géolocalisation : en voiture, en avion...
- la culture : la musique, les films, concerts, conférences, l'édition numérique et les bibliothèques
- l'actualité : la TV connectée, les news en temps réel sur chaque smartphone
- l'enseignement supérieur : les études en ligne

Ces usages sont **d'inégale valeur anthropologique**.

Il y a de l'éphémère et du durable, du superficiel et une réalité beaucoup plus profonde. Où est-ce le plus palpable ? Je retiens un domaine précis. Un saut qualitatif s'opère dans le champ du savoir, de l'intelligence. Il est sans doute la marque de la révolution numérique car il a fait entrer l'humanité dans une phase sans précédent de son développement, qui fait rupture avec ce qui précède. Prenons un exemple : celui des bibliothèques en ligne. Vous y trouvez des millions de livres en accès libre. On peut y lire des philosophes en entier, y trouver en deux clics de nombreuses traductions de la Bible... etc.



Cherchant un jour un passage d'Héraclite, j'ai utilisé Google. En deux secondes, j'avais accès à son œuvre complète, traduite et commentée quelques décennies plus tôt, par la philosophe Simone Weil. Voici un produit durable et qualitatif ! C'est incomparable avec le dernier tweet d'un homme politique...

Ainsi, ce phénomène qualitativement supérieur peut s'analyser et dire quelque chose de cette transformation profonde de l'humanité, dans l'exercice de son intelligence. C'est un paradigme nouveau, un modèle unique, qui progressivement façonne nos manières de penser et de diffuser la pensée. Il y a aujourd'hui un accès immédiat à une bibliothèque plus grande que toutes les bibliothèques physiques réunies. Elle est accessible par tous les hommes, depuis n'importe quel point de la planète, avec une diversité de langues.

En quoi est-ce un saut qualitatif ? Il y a une **accumulation sans précédent du savoir**. Et la croissance est exponentielle. Si la condition humaine se définit par la pensée, par rapport à l'animal, ici la condition humaine est profondément transformée. L'humanité peut se penser comme «un tout» et chacun de ses membres accède au patrimoine intellectuel et culturel accumulé depuis des siècles. Ce qui était jusqu'ici réservé à quelques élites, est accessible aujourd'hui à n'importe qui, depuis n'importe quel cyber café, même sans avoir de matériel.

1. 3 Conséquences (quelles sont les principales conséquences de ces pratiques ?)

A. POLITIQUE – Transformation politique, sociale, sociétale

- L'immédiateté de la communication par les réseaux sociaux a provoqué **des révolutions** dans des pays qui n'avaient jamais vécu cela (« le printemps arabe »)
- Les campagnes politiques ont été modifiées en profondeur et l'usage des réseaux sociaux est une méthode incontournable pour rejoindre l'électorat.
- La question de la **censure** se pose tout autrement : désormais, les pouvoirs autoritaires cherchent à brider Internet et les réseaux sociaux (interdiction de certains mots-clés, de l'accès même à Facebook). Ex : Conflits entre Google et le gouvernement Chinois...
- Cette même question conduit à s'interroger sur le lieu du **véritable pouvoir** : Google peut-il censurer ou mettre en valeur certains sites ? Quels sont ses critères ? Qui devrait avoir le pouvoir de les définir ?
- C'est toute la gouvernance d'Internet dominée actuellement par les USA (monopole des noms de domaine) qui est posée. Google utilise un algorithme qui n'est pas connu.

B. SAVOIR – Transformation du champ du savoir, le paradigme de l'enseignement supérieur

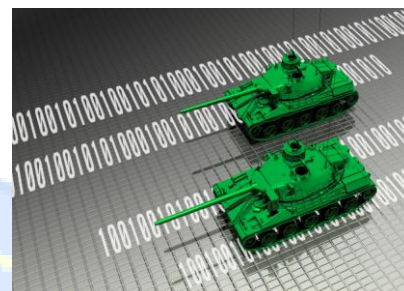
- L'enseignement supérieur est actuellement en pleine crise et en pleine révolution. Or, nous le savons, le champ de l'enseignement supérieur façonne l'économie de demain.
- De plus, 40% des emplois d'aujourd'hui seront automatisés dans les dix ou vingt ans qui viennent. Les demandes d'emploi correspondent donc à des demandes d'un personnel de plus en plus hautement qualifié. L'enjeu de la formation supérieure est considérable. La Chine a créé 30 millions de postes d'étudiants en quelques années.
- L'enseignement supérieur coûte de plus en plus cher. Les Etats diminuent leur financement. Le processus de privatisation de l'université est très accéléré. On constate un phénomène d'endettement et de surendettement des étudiants qui conduit à un abandon massif des études (plus de la moitié).
- Dans ce contexte, interviennent les nouvelles technologies et Internet : elles permettent à n'importe qui, encore une fois, aux quatre coins de la planète, de s'inscrire dans un cours à distance, à un prix beaucoup plus démocratique, et avec des horaires flexibles.
- Est-ce que cela résout la question ? Ce mode d'enseignement à distance concurrence directement les

universités établies, conduit à la ruine des universités qui n'auront pas pu opérer la mutation d'enseigner elles aussi à distance. Premièrement, ces universités sont concurrencées par des cours beaucoup plus économiques. Deuxièmement, les cours sont de meilleur niveau car la concurrence ne se fait plus seulement au niveau régional mais directement au niveau international.

- Le lieu d'affrontement du futur va être sur Internet : les enjeux intellectuels, économiques, organisationnels se font sur Internet. Internet est et sera de plus en plus le lieu de rencontre des rapports de force.

C. COMMUNICATION – Un Babel nouveau ?

- Internet révolutionne la question des langues : avec Internet, vous pouvez aujourd'hui vous traduire, instantanément et dépasser pour une part, le fossé des langues.
- Progressivement, le système de traduction s'améliore. En cela, Internet unifie les échanges, les rend possible. Il y a une seule langue, un seul protocole informatique...
- L'unité est sans précédent et cette unité n'est paradoxalement pas une uniformité. Au contraire, sur Internet, s'exacerbe la diversité : chaque personne peut prendre la parole, s'exprimer, se publier... Chaque région peut se faire connaître et affirmer son identité et son rayonnement est bien supérieur à ce qu'il était avant Internet.
- **L'unité n'est pas ici un totalitarisme** qui serait un seul langage figé, comme à Babel. « Ils avaient une seule langue », l'humanité faisait bloc, avec un seul objectif, construire une tour. Aujourd'hui, **la diversité est rendue possible**, elle est même favorisée par le media. Des forces s'opposent à l'uniformisation. Une **énorme diversification** provient du fait que chacun a accès à ce langage, pour exprimer ses particularités.
- Chacun peut faire un blog, prendre la parole, le secteur de l'auto-édition explose, la création artistique est favorisée par une diffusion immédiate (un jeune artiste inconnu peut avoir potentiellement des millions d'auditeurs, en postant simplement un morceau sur You Tube et connaître un succès rapide). Avis aux amateurs...



Au terme de cette phénoménologie, ouvrons le questionnement philosophique, puis théologique.

2. Philosophie

En considérant les phénomènes qui surgissent autour de l'usage d'Internet, nous avons abordé ceux qui affectent la politique, la communication, le savoir. Si nous interrogeons ces mêmes phénomènes avec un regard moins sociologique et plus philosophique, nous pouvons poser des questions plus fondamentales encore, qui ne sont pas nécessairement nouvelles mais qui surgissent de manière renouvelée.

Dans le prolongement de ce qui vient d'être dit, je retiens trois questions philosophiques :

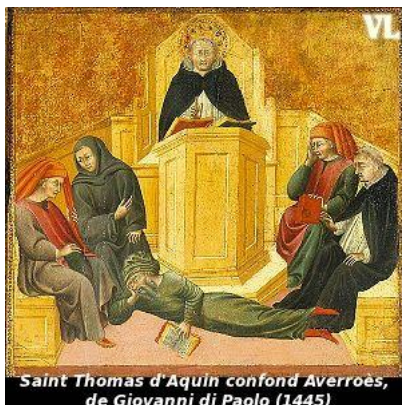
- l'intelligence (collective)
- l'identité (numérique)
- le désir et l'espérance (le « cloud » comme la nouvelle utopie)

2. 1 Intelligence (collective)

Nous avons posé la question d'un langage unique. Nous pouvons poser aussi la question d'un **esprit unique**. Est-ce que c'est moi qui parle ou est-ce que c'est la mode qui parle à travers moi ? (Quand je vous décris ma manière de préparer ma conférence, je suis allée chercher beaucoup de sources sur Internet). Suis-je l'expression de ce que j'ai appris ? Mon esprit existe-t-il ou y a-t-il un esprit collectif qui pense à travers moi ? Est-ce « ça pense » en moi ? Dans cette perspective, il n'y aurait pas d'individus, encore moins de pensée personnelle.

Cela peut sembler exagéré, disproportionné mais la question n'est pas si nouvelle qu'elle y paraît. Averroès, né à Cordoue en 1126 et mort à Marrakech en 1198, philosophe musulman, disciple

d'Aristote, présente une idée qui semble tout à fait appropriée, quand on considère l'influence des médias et en particulier d'Internet aujourd'hui : « cela pense en moi », autrement dit, je suis conditionné. Ce que je dis, ce n'est pas moi qui le dis vraiment. Dans cette perspective, il y aurait un langage diffus, (Freud parlait d'un « inconscient collectif »), qui prend la parole en moi. Pour Averroès, il y a véritablement « un **intellect unique et séparé, commun** à tous les hommes qui pense en moi quand je pense » (A. de Ribera). Il y a « un esprit du monde », et c'est « l'esprit du monde » qui pense en moi.



Cette philosophie va trouver un contradicteur de poids avec saint **Thomas d'Aquin** qui insistera a contrario sur le caractère personnel de la pensée. Nous n'entrerons pas davantage dans cette controverse intellectuelle historique. Ce qui nous intéresse dans ce rappel, c'est qu'aujourd'hui, l'informatique pose la question de l'**intelligence artificielle**, Internet celle d'une **intelligence collective**. D'une certaine manière, on voit qu'il est impossible de véritablement penser sans être en relation, sans être connecté, sans être en débat, sans être informé... mais aussi impossible de penser, sans être soi-même en acte de transmission. Internet est **interactif**.

Y a-t-il un intellect unique séparé, qui pense en moi ? Cette position sera reprise par Hegel, puis par Husserl. Ou s'agit-il d'une sorte d'atmosphère où je peux personnellement respirer de la pensée, c'est à dire l'inspirer et l'expirer, la recevoir et l'émettre ? Si la question était posée au 12ème et 13ème siècle, elle se présente aujourd'hui avec encore beaucoup plus d'acuité !

L'intelligence collective renvoie à une **ambiguïté**. Le mot "collectif" peut renvoyer à ce qui est "totalitaire". Mais il peut aussi renvoyer à **ce qui est commun** : chaque personne y a sa place et peut contribuer au bien commun. Dans cette perspective, Internet est un **réseau d'acteurs** qui mettent en commun leur créativité personnelle. Je peux ici faire référence à la conférence faite l'année dernière : « au commencement est la relation ». Il saute aux yeux qu'Internet est un outil qui favorise de manière éminente la relation entre les hommes, entre le lointain et le prochain, entre l'un et le multiple... Certes, le moyen peut être dévoyé et nous devons être très attentifs à tous les **risques** de manipulation, notamment des plus fragiles, des enfants. Mais c'est l'usage d'Internet qui est bon ou mauvais ; Internet est un simple outil. D'où la nécessité de contrôle et de régulation pour limiter les réseaux malsains.

Selon Pierre Levy, sur Internet, « **l'humanité se rencontre** » : elle a accès au savoir immense du passé, tel une **récapitulation** temporelle, mais aussi des savoirs lointains : récapitulation dans l'espace et dans le temps, sous « une seule tête » comme dit le mot 'récapitulation'. Nous pensons au mot de St Paul : "ana cephalé sastaï" (tout mettre sous un seul chef, une seule tête). Vous voyez déjà que cela débouche sur une pensée théologique. Nous y reviendrons.

Internet : est-ce des individus qui discutent entre eux ? Ou est-ce un grand marché où se retrouvent des flux de pensée qui se combinent entre eux ? Y a-t-il encore des individus ou bien la nouvelle hypostase, est-ce Google ? Google serait-il comme un grand cerveau collectif ? Cette question est analogue à celle du généticien qui posait la question de savoir si l'individu humain existe ou s'il est le résultat d'une décision commune des gènes, pour mieux se reproduire ? L'humain serait une illusion.

Comme Hegel disait que « Napoléon est l'esprit de l'Europe à cheval », Internet est-il devenu l'esprit du monde ? En sorte que, si moi, petit individu, je ne suis pas connecté à Internet, je ne vis pas... car la vraie vie, le vrai savoir, serait sur Internet et il faudrait se connecter, se brancher pour respirer.

2. 2 L'identité (numérique) : l'exemple de Wikipédia

Je voudrais vous décrire comment se construit une page Wikipédia.

Par exemple, les disciples de Michel Henry font un article sur M. Henry. Cet article va être corrigé, validé ou enrichi par différents intervenants. C'est l'encyclopédie collaborative. Ce processus définit des identités, de De Gaulle à Bergoglio... etc. Cela peut être des entités collectives, « le christianisme », des entreprises, un club, une association, une université, une paroisse... etc.

Internet est un lieu unique de **créations d'identités**. Ce qui est spécialement intéressant, c'est que ce sont des identités qui se construisent en relation, et en relation critique. C'est un lieu analogue à la Résurrection : tu n'existes que par la Relation. Ce qui se passe sur Internet, de manière plus stylisé, comme un « process », est à l'image de ce qui se passe dans la société.

La question d'Internet : comment cette vérité va-t-elle s'approcher ? Elle s'approche dans l'apport que chacun fait et dans une **révélation** réciproque. Dans le système Wikipédia, je suis défini par ce que dit l'autre. Dans Internet, il y a un phénomène éminent de reconnaissance mutuelle (et aussi de combat). Tel est l'enjeu.



2.3 Le « Cloud », la nouvelle Utopie ?

L'idée d'utopie est lancée au 16^e siècle par l'écrivain anglais **Thomas More**. Il est formé du mot « topos », qui signifie « lieu du bonheur ». Dans le livre « Utopia », deux personnages dialoguent : le narrateur et un explorateur du nom de Raphaël Hythlodée. Dans la seconde partie, More décrit « Utopie », l'île déserte, qui contraste précisément avec l'Angleterre terne, violente, sans espoir, décrite dans la première partie, sur fond de conflit social et d'exploitation humaine. L'île d'Utopie repose au contraire sur l'échange, la mise en commun des biens, des moyens de production, l'absence de rentabilisation financière sur le compte des plus faibles. Bref, c'est l'exact opposé du monde connu de Thomas More, l'Angleterre leader d'une société marchande et capitaliste.

Utopie est pacifique, respectueux de tous, soucieux de tous, régulé par une vie morale collective, aux principes rigoureusement appliqués. Utopie combine l'humanisme de Thomas More et son réalisme, sa condamnation de l'inacceptable inégalité des hommes. Utopie est devenue le terme dans le langage courant d'un désir inaccessible, d'un rêve impossible.

Les utopies, aux 19^e – 20^e siècles, sont les moteurs des doctrines politiques, fondées sur le progrès de la science, la civilisation pour tous... etc jusqu'aux utopies révolutionnaires : établir un système égalitaire pour tous, à l'échelle du monde. **Le « rien » est appelé à devenir le « tout ».**

En filigrane, se lit la volonté d'établir sur terre un équivalent du Royaume (dans une vision sécularisée). L'utopie n'est plus un lieu à atteindre, une île, une référence localisée. C'est un objectif dans l'avenir. Il ne s'agit pas de construire dans le ciel, dans un ailleurs, dans un au-delà mais une convergence dans l'avenir. L'utopie est à l'horizon humain, historique.

Dans Internet, se joue quelque chose de cette idée, de cette illusion, de la construction par des moyens scientifiques et techniques d'un monde qui rassemble l'humain. Au 20^e siècle, au sortir de la seconde guerre mondiale, une désespérance de l'homme, un « fiasco humaniste » conduisent à développer les robots, l'informatique, la cybernétique, pour répondre à la déficience humaine.

Aujourd'hui, l'utopie se déplace sur Internet, comme le lieu de tous les possibles, comme le lieu de la perfection, où tout est rassemblé, unifié, où tout est accessible par tous.

3. Théologie

Une lecture théologique du phénomène Internet est-elle possible ?

3.1 Récapitulation



Ephésiens 1, 9-10 : "Il nous dévoile ainsi le mystère de sa volonté, selon que sa bonté l'avait prévu dans le Christ : pour mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre".

La récapitulation du savoir et la densité de la communication entrent en harmonie, en consonance avec la vision qu'a St Paul de l'**accomplissement** de l'univers et de l'histoire. Il y a ici une **analogie**, l'un de ces **signes** des temps, qui permette de comprendre ce qui se passe, à un autre niveau.

3.2 Parole

Il n'est pas possible de travailler avec et par internet, sans la conviction profonde que tous ont quelque chose à dire. Il y a une confiance fondamentale dans l'intelligence humaine, désirée par Dieu et une confiance profonde en l'homme, un regard positif à cultiver... jusqu'à lui donner la parole, à faire de lui un "inter-locuteur", non un simple récepteur.

3.3 Penser Internet au prisme de la structure trinitaire du don

Il y a une **communauté de recherche** qui nous relie les uns aux autres : la seule manière de nous rejoindre de manière si proche, en respectant l'autre, pour ne pas détruire, pour ne pas le consommer, pour ne pas le plagier, c'est de l'aimer... C'est cette relation d'amour et d'amitié dans la diversité qui est le fait même de la vie de Dieu, lui est trois et qui est un. Il s'agit de vivre Dieu, de vivre l'amour qui est Dieu. Dieu n'est pas un vieillard qui s'ennuie sur un nuage : il y a un appel à ce que la création entre dans cette **danse** qui est communication, qui est pensée collective, qui est résurrection de tout le passé...

Dans le phénomène Internet, il y a un appel d'air, un souffle, un Esprit. Internet est un outil qui favorise éminemment la **récapitulation**, l'**échange**, les **solidarités**, la **créativité**... quelque chose qui paraît menaçant aussi car ça nous rassemble, ça nous rapproche tellement que nous sommes vulnérables dans notre identité qui peut être abîmée.

Quel est le modèle de cette unité et de cette diversité ? Où donc se trouve réalisée de manière éminente cette communication ? Où donc est atteinte cette reconnaissance mutuelle ? Où donc est cette **relation constitutive** de l'autre, sinon dans le Dieu auquel nous croyons, trois en un, amour mutuel ?

Dieu à hauteur d'homme

L'étonnante révélation de Dieu au cœur de l'Histoire

P. JACQUES NIEUVIARTS

De part en part de la Bible, Dieu se révèle, à hauteur d'homme. Moïse le rencontre dans le buisson en feu du désert, les prophètes en font l'expérience au cœur même de leur vie et enseignent à leur peuple ces étranges chemins de Dieu en alliance avec l'homme. Nicodème, Zachée, des lépreux, des aveugles, une femme adultère, Marie-Madeleine, des enfants... le rencontrent, étonnés. Comme nous ! Dieu se révèle, au risque de la rencontre.

I - Un Dieu qui se révèle dans l'Histoire (en guise d'introduction)

Travaillant, avec une certaine passion, dans un groupe de presse multimédia, mais enraciné dans ma compétence ou mon "métier" d'exégète, je trouve le thème de cette Université très riche et porteur. Il est à aborder par mille côtés – mais les organisateurs y ont veillé –, tant la communication est essentielle aujourd'hui, et les brouillages nombreux. Il est à la fois très facile et très difficile, en fait, de communiquer dans un monde qui marche vite.

En tant que bibliste et théologien, je suis sensible au fait que ce thème engage profondément notre compréhension de Dieu et la compréhension, en fait, de notre vie, et de notre vie comme croyants.

Je pense que la parole humaine est un outil d'une beauté remarquable, et suis sensible à la portée des deux termes dans lesquels se formule le thème de cette Université : « Médias et rencontres humaines ». Le premier terme, avant même de renvoyer aux moyens de communication, m'évoque le fait même de la médiation, de toute médiation : quelles sont les – nombreuses – médiations en jeu dans la – et même dans toute – communication ? Le mot "rencontre" lui-même ouvre sur un très large horizon, du très proche au plus lointain rendu proche !

Me tournant plus particulièrement vers la Bible, mais engagé voire enraciné moi-même dans de nombreux réseaux de communication, je pense à la communication entre les hommes, mais aussi à la compréhension de Dieu qui s'y révèle ou s'y déploie, et à la relation bien-sûr qui est engagée entre Dieu et les hommes. D'où le titre que j'ai adopté pour cette conférence : « Dieu à hauteur d'homme : l'étonnante révélation de Dieu au cœur de l'Histoire ! » Je suis convaincu, en effet, que Dieu se révèle dans l'Histoire. Car sinon, que pourrions-nous en saisir et en comprendre ?

Que cela soit clair : je ne chercherai pas avec vous dans la Bible un mode d'emploi des médias, ce qui serait de l'anachronisme et très vite aussi du fondamentalisme. Mais je souhaite écouter et regarder avec vous comment Dieu se révèle, comment il parle, comment il est parole pour un peuple et ce que cela induit pour ce peuple, et pour nous, puisque la révélation de Dieu au cœur de ce peuple nous concerne ! Si Dieu parle, que devient notre parole, notre écoute, notre Histoire elle-même ? Car ce Dieu invite à l'écoute (*Shema Israël!*). Parce qu'il est Parole : il crée par la Parole, et se révèle par la parole et en actes, ce qui en lui est tout un : parole et acte, advenue dans l'Histoire. Et il invite son peuple à écouter, car cette écoute est structurante, elle est vitale pour l'homme en quête de lui.

Et sa parole est invitée à essaimer pour bouturer, croître, parmi les « Nations », comme le dit la Bible, c'est-à-dire jusqu'au bout du monde. Mais par quels chemins ? Quelles médiations ? Et comment cela éclaire-t-il nos propres médias et plus largement médiations ?¹

¹ Parmi de nombreuses lectures, je pense en particulier aux grands textes qui ont jalonné notre approche de la Bible dans les 50 dernières années : *Dei Verbum*, *Verbum Domini*, *Gaudium Evangelii*... Je renvoie à ces grands textes.

La bible dit de mille façons comment les rencontres humaines peuvent être rencontre de Dieu. Je vais y revenir, mais pense encore, en introduisant cette conférence, au mot du théologien Karl Barth, affirmant que tout pasteur – et peut-être tout chrétien – doit tenir la Bible dans une main et le journal dans l'autre. On ne peut dire en moins de mots le chemin de nos médiations habituelles, le lieu de la rencontre de Dieu, passant par toutes celles qui façonnent la vie des hommes, c'est-à-dire aussi le vaste réseau – web et réseaux sociaux – que nous utilisons chaque jour et le réseau de toutes nos rencontres quotidiennes.

Moïse avait pour la Rencontre une tente hors du camp, et tous le regardaient lorsqu'il s'y rendait, car cette rencontre qu'ils redoutaient, les aimait (Exode 33,7 et suivants). Le lieu de la Rencontre – de ... cette Rencontre – est pour nous dans nos ordinateurs et à l'intérieur de la cité.

Je parcourrai donc avec vous les chemins du Premier testament, puis du Second ou Nouveau testament, et glanerai chemin faisant les échos à notre thème, attentif à toute médiation et rencontre, tentant de comprendre la façon dont le Dieu biblique parle et se révèle.

I - Chemins d'Ancien Testament

1. Dieu en récit...

Un premier fait est significatif. Nous ouvrons la Bible et entrons dans la Torah, la Loi. Puisqu'elle se nomme ainsi, nous attendons des commandements et lois multiples. Il y en a et dans l'Exode et les Nombres ils seront nombreux, et notre tradition nomme aussi le 5^{ème} livre "Deutéronome" ou seconde Loi (« paroles » en hébreu). Mais la Torah se présente comme un récit, car elle est un chemin, qui mène au but, elle est un tracé (signification du mot *torah*). Et ce tracé se dit dans la Bible dans un récit. La Loi, au sens de prescription, est enchâssée dans ce récit. Un récit dit une histoire : celle, ici, de Dieu en terre humaine et avec les hommes. Dont il se montre proche et à qui il se révèle.

Après les deux grands récits de la création, viennent ainsi ceux concernant Caïn et Abel, toute notre histoire rassemblée dans celle des deux frères emblématiques ! Puis dans celle de Babel, celle de Noé... avant celle d'Abraham et après lui d'Isaac et de Jacob, de Joseph. Leurs longues marches de nomades disent un chemin : d'apprivoisement entre Dieu et son peuple, chemin de révélation de qui il est, Dieu qui se révèle dans une promesse et une alliance, sans cesse répétée et tenue.²

Dans cette histoire, comme dans la suite de la Bible, on rencontre des anges, c'est-à-dire des messagers. Ils sont nombreux dans la Bible, comme peut-être aujourd'hui ! Ils sont le visage humain et proche de Dieu quand il accompagne son peuple. Les anges sont étrangement son visage de proximité infinie, tandis qu'il demeure le tout autre. Jacob les voit monter et descendre du ciel (Gn 28,11 et suivants), au point qu'il s'écrie à son éveil : « En vérité, le Seigneur est en ce lieu et je ne le savais pas ! » (Gn 28,16).

Le songe est médiation entre Dieu et l'homme, il est délicatesse de Dieu venant à la rencontre toute proche de l'homme et révélant ou laissant pressentir son mystère, alors qu'il est le Dieu tout autre. Et les anges sont en quelque sorte l'autre face de cette médiation, même s'il leur arrive souvent d'intervenir sans que l'homme soit en attitude de songe.

Ainsi Dieu se dit-il dans une histoire, dans laquelle il se fait nomade avec son peuple. Il indique à l'homme le chemin (la Torah), et se révèle en chemin à l'homme ! La marche nomade des hommes devient alors profondément figure de la marche avec Dieu. Elle dit aussi quels risques des chemins des hommes Dieu prend.

2. ... aux chemins humains : Moïse, Aaron...

Et quand Dieu se révèle, et intervient dans l'histoire, il appelle des hommes. Nous venons d'évoquer Abraham, en dire plus serait entrer longuement dans son histoire passionnante, jusqu'à la rencontre des trois hommes à l'entrée de sa tente et jusqu'aux abords de Sodome lorsque Dieu lui révèle le sort de cette ville, parce qu'Abraham est son ami (Gn 18,17) ! Et Abraham intercédait pour Sodome en un marchandage bouleversant.

Mais je pense aussi à Moïse, qui traversera la Bible de part en part. Médiation très humaine, Moïse voit un feu, qui brûle sans se consumer. Le berger est en intrigue par ce spectacle insolite. Et là il entend la voix de Dieu, qui se révèle comme un Dieu très proche et touché par l'histoire de son

² Avec le mot "alliance", peut-on mieux dire qu'il s'agit d'une histoire de rencontre ?

peuple. Dieu, saisi aux entrailles par le cri de son peuple et la dure servitude qu'il connaît. Voilà qui dit assez le raccourci ici, dans la médiation, puisque Dieu est aussi proche de ce que vit son peuple : il a vu, entendu, il est bouleversé, touché aux entrailles. Ce qui est plus étonnant est la réponse que Dieu donne alors : il envoie Moïse.

Ainsi lorsque Dieu intervient, il prend les chemins humains, et appelle des humains, tellement conscients de leur fragilité. Moïse, comme débordé par ce choix résolu de Dieu, lui demande du moins son nom, et Dieu communique son nom, intraduisible : « Je suis qui je suis » ou « qui je serai ». On pourrait, sans le dénaturer, le traduire : « Je suis en histoire avec vous », ce que je suis, vous ne cesserez de le découvrir, car je suis en histoire avec vous (Ex 3 ; cf. Mt 28,20 !). Le fait même que Dieu révèle son nom est ouverture à la relation. Et à la vulnérabilité : Dieu se rend accessible et n'est plus campé en transcendance. En donnant son nom, il s'ouvre pour toujours au dialogue, sans autre médiation que la torah, sans cesse réveillée par les prophètes. Cette communication de Dieu, donnant ou révélant son nom, recadre aussi la connaissance que l'on peut avoir de lui. On ne peut affirmer n'importe quoi de Dieu, cela doit être cohérent avec cette révélation, qui continuera de se faire (Second testament) dans le visage de Jésus. Dieu est Saint. Même tout proche, étonnamment proche, il est autre que nous et que toutes nos imaginations sur lui (Os 11,9 ; Is 55,8-9).

Comme aimait le rappeler le P. Paul Beauchamp, la Bible ne cesse de corriger, d'apporter des correctifs à notre connaissance de Dieu. Et c'est en cela qu'elle est Révélation !

Moïse objecte. Il ne peut assumer la mission que Dieu lui confie de libérer son peuple. Et l'Exode livre un second récit de la vocation de Moïse, dans lequel face à l'objection de Moïse, Dieu enverra Aaron, le frère de Moïse... mais Moïse sera auprès de lui et c'est à Moïse que le Seigneur parlera. Il sera porte-parole de Dieu auprès de son frère, qui le sera pour son peuple (Ex 6,29-7,2).

Voilà le chaînage de la parole – nous parlons bien des médiations par lesquelles Dieu parle, se révèle, et intervient au cœur de l'histoire de son peuple. Ce "chaînage de la parole" est ouverture de l'histoire, intervention de Dieu dans l'histoire, car sa parole est acte.

3. Un peuple, tout entier, appelé à porter le signe de Dieu

Dieu appelle un peuple, qu'il choisit et qu'il aime, à qui il se révèle. Scandale de l'élection ? Ou responsabilité pour ce peuple de porter le signe de Dieu, de vivre à la hauteur de son projet, c'est-à-dire de marcher selon ses chemins, de vivre de et dans son alliance.

A ce peuple, il indique le chemin. Voilà ce que signifie le mot "torah". Sa loi est le tracé d'un chemin : de celui de Dieu en terre humaine, chemin exigeant et beau, sur lequel Dieu sera souvent déçu, car son projet est trop haut pour ce peuple, appelé à être Saint comme Dieu même est saint.

Il faut alors à l'homme inverser ses pensées, faire la *metanoia*, un bouleversement d'esprit. Adopter des pensées de Dieu et non pas d'hommes ! (Is 55,8-9, qui donne une clé de lecture à de nombreuses pages de la Bible !)

4. Porteurs de l'onction de Dieu, c'est-à-dire investis de son Esprit, pour porter son projet

A ceux qu'il choisit au milieu de son peuple pour y porter son projet et l'entraîner sur les chemins de Dieu, il confère, par ses prophètes, l'onction, cette huile généreuse versée largement sur la tête pour imprégner d'Esprit ceux qui la reçoivent (1 S 10 ; 1 S 16). Cela se dit en hébreu *massiah*... Messie, en grec *christos*, Christ !

Les rois seront ainsi des rois-messies. Mais ils porteront souvent si mal ce projet. Les exemples abondent dans la Bible. On saisira donc en la figure de Jésus la réalisation sans ombre, annoncée de longue date par Isaïe, de la promesse de Dieu (Is 7-11).

Ainsi le projet de Dieu est-il toujours assumé par des hommes, investis de l'onction³, c'est-à-dire de l'Esprit de Dieu, et est-il toujours porté à hauteur d'homme. Les prophètes n'auront de cesse de discerner les signes de Dieu au cœur de leur peuple, et de dénoncer les erreurs, les errements (première signification en hébreu du mot péché !). Ils diront comme Isaïe, dans une foi troublante, que la promesse de Dieu ne peut pas se perdre, quand ils voient pourtant les contre-signes terribles de ce qu'ils affirment.

³ Parlant de cette onction messianique, nous évoquons implicitement le baptême, car l'onction baptismale est la marque de cet Esprit donné. Celui qui en est marqué est marqué d'Esprit, pour réaliser le projet de Dieu !

Dieu se rencontre et se "vit" à hauteur d'homme, et toujours dans la rencontre de l'autre homme (cf. par exemple Ezékiel ch. 34... et tant d'autres ; Mt 25 !)

5. Le rôle essentiel des prophètes

Je viens de le dire, le rôle des prophètes est essentiel. Car ils "voient", ils perçoivent, dans une conscience vive, les réalités de Dieu. Les livres prophétiques s'ouvrent en effet volontiers par ces paroles insolites : « Parole du Seigneur, dont Isaïe, Amos... eut la vision » (Am 1, Is 1 et 2). Le prophète n'est pas diseur d'avenir, il est clairvoyant, il "voit" Dieu et le monde de Dieu en regardant celui des hommes, sans concession, ombres et lumières, ombres souvent, dénonciation, mais aussi encouragement au cœur de la tourmente, consolation, témoignage que Dieu veille et sans cesse restaure. Les prophètes sont la voix – humaine – de Dieu dans l'histoire des hommes.

Il faudrait relire longuement les livres prophétiques, chacun différent, original, et pourtant, fondamentalement, puisant aux mêmes sources, à la même source. Le prophète, comme Jérémie, voit ce que tous peuvent voir, mais entendent une parole, celle de Dieu, qu'ils diront, en paroles et en actes, à leur peuple (Jr 1).

On comprend la réaction de Moïse lorsqu'on accourt vers lui pour lui dire que Eldad et Médad sont dans le camp et prophétisent. Que signifie ici le mot « prophétiser » ? Il faudrait en parler, mais ils prophétisent, ils sont traversés par une parole de Dieu. La réponse de Moïse est un véritable gémissement de lassitude : « Ah ! Plût au ciel que tout le peuple soit prophète ! » (Nb 11 ? 26-29)

Transition

Indéniablement, la Bible en ses nombreux livres, dans le Premier testament, déploie et révèle l'identité du Dieu biblique. Un Dieu qui se révèle, qui entre en communication, de sa pleine et tenace initiative, avec un peuple. Ce peuple est un peuple d'hommes et de femmes, peuple très humain, tout entier configuré en quelque sorte, pour ne vivre qu'à hauteur d'homme, or Dieu invite sur ses chemins, à vivre dans la Sainteté, c'est-à-dire à hauteur de Dieu. Cela signifie l'accueil de son Esprit, car il est donné, mais l'homme est souvent amnésique ou rebelle. Ainsi Dieu renouvelle-t-il son alliance, que brisent si souvent les hommes. Mais il poursuit, inlassablement, car il est « Dieu et non pas homme » (Os 11)... et appelle à le suivre dans cette façon autre de vivre et d'être (Is 55,8-9).

A la charnière des deux testaments est déployée la vision de la Sagesse qui jouait avec Dieu ou devant Dieu bien avant la création du monde (Proverbes 8,23 et suivants). Ainsi la Bible affirme-t-elle tenacement que Dieu est relation, de toute éternité. La Bible ne peut se départir de le dire. Jean l'affirmera magnifiquement, les évangiles synoptiques le montreront eux aussi, chacun selon son identité ou avec sa marque propre.

II - Aux chemins du Nouveau Testament

1. Le Verbe s'est fait chair : la vision de Jean

Le Second ou Nouveau testament confirme de façon troublante ce parti-pris de Dieu d'entrer en relation, de prendre le risque de cette relation... inouïe avec l'homme. Dieu alors prend visage. Dieu s'engage *en personne* dans la rencontre. Celle dont il prend le risque n'est pas plus facile que nos relations, elle est pleinement humaine.

Peut-être faut-il relire les premiers mots de saint Jean pour mesurer la hauteur des médiations à travers lesquelles la parole de Dieu, le Logos, le Verbe, s'opère :

Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut. Ce qui fut en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie.

Il y eut un homme envoyé de Dieu. Son nom était Jean. Il vint pour témoigner, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Celui-là n'était pas la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la lumière véritable, qui éclaire tout homme; il venait dans le monde. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, lui qui ne fut engendré ni du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu.

Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. Jean lui rend témoignage et il clame: "C'est de lui que j'ai dit: Celui qui vient derrière moi, le voilà passé devant moi, parce qu'avant moi il était." Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce pour grâce. (Jn 1,1-16)

La Parole, le Logos, se fait chair... Par quels chemins ? Chemins humains, c'est-à-dire une fois encore à hauteur d'homme. Jean est témoin. Il n'est pas la lumière, il n'est pas la parole, mais elle passe par son souffle, avant qu'il ne se retire devant celui qui le suit.

Ainsi faut-il, une fois encore, suivre des chemins très humains, sur lesquels il se révèle.

2. De Jérusalem à Rome : l'évangile de Luc

Une fois encore, nous découvrons comment la parole de Dieu se dit, quand Dieu prend chair en terre humaine et en assume les risques. Luc le montre, faisant commencer son évangile à Jérusalem pour s'achever dans le Temple, avant de partir, dans le souffle de Pentecôte, jusqu'au cœur de l'Empire, à Rome, dans les Actes des Apôtres.

Le vecteur de préférence, chez Luc, ce sont les pauvres et les pécheurs que Dieu aime et pardonne. Les moyens sont pauvres. Mais les rencontres, chez Luc, sont extrêmement lumineuses : celle de Marie avec Elisabeth, dans le tressaillement de joie, dans lequel se dit la première parole du précurseur face à son Seigneur, et la première béatitude, d'Elisabeth à Marie : « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement de la parole qui lui a été dite de la part de Dieu. » (Lc 1,45) La rencontre aussi des bergers avec les anges du ciel, celle de la femme pécheresse quand elle rencontre Jésus chez Simon le Pharisien (Lc 7). La rencontre de Zachée, qui se passe encore à hauteur d'homme alors que Zachée est monté plus haut, dans l'espérance de voir. Et Jésus lève le regard pour le regarder et s'inviter chez lui (Lc 19,1-9). Enfin la rencontre de celui que l'on appelle le bon larron, à hauteur de croix ! (Lc 23,40-43)

Dans les Actes des Apôtres, second livre de Luc, on est témoin de ce que l'Esprit réalise comme médiation majeure entre les hommes, car les Actes des Apôtres sont tout entiers déploiement de la Pentecôte. Et la Pentecôte, c'est l'Esprit de Dieu donné aux apôtres, qui sont poussés hors de leur refuge, eux qui étaient barricadés au Cénacle, pour aller sur la place publique dire avec audace la Bonne Nouvelle de Jésus. Ils parlent d'autres langues. Ils parlent un autre langage. Ils sont perméables à autre que leur seul langage. Et tous les entendent dans leur propre langue, c'est-à-dire qu'ils sortent eux aussi de leur lieu pour entendre. Nous sommes au cœur de la médiation comprise dans l'esprit de l'Evangile, dans le souffle de l'Esprit : chacun est poussé à sortir de son lieu, pour une rencontre inédite, chacun étant poussé par l'Esprit à parler un autre langage. Et dans cette rencontre, cette relation nouvelle, Dieu se dit de façon étonnante.

L'Esprit de Dieu réalise cette Pentecôte renouvelée, lorsque les apôtres sont en prison. Les Actes des Apôtres les montre en prière et même dans des chants de louange (Ac 12,5-19 ; Ac 16,22 et suivants), et l'ange de Dieu les surprend, il les appelle et les entraîne hors des murs. Alors que l'Eglise est en prière, le lieu d'enfermement est ébranlé, et les portes s'ouvrent. La Résurrection saisit l'Eglise au cœur de la nuit.

Et l'Evangile ira à ce rythme, de persécutions et d'audace renouvelée, de confiance en Dieu de la part des apôtres, jusqu'au cœur de l'Empire où Paul abandonne, c'est-à-dire donne sa vie, témoin jusqu'au bout.

3. L'Evangile, des Juifs aux païens, le chemin de Matthieu

L'évangile de Matthieu, très enraciné en milieu juif, prend par ondes successives mais décisives, le grand large vers les Nations. Dès les tout premiers chapitres, le signal en est donné dans la venue des mages à Jérusalem. Venus d'Orient, ils symbolisent les Nations ou les païens, qui accueillent Jésus et lui rendent un hommage royal (i.e. messianique, cf. Ps 72), tandis que la Ville (Jérusalem), autour d'Hérode, est murée dans la peur ou le refus, qui engendre la violence du massacre des enfants, massacre des innocents.

Jésus avance, nouveau Moïse, mais il affronte un refus croissant, qui culminera dans la Passion. En chemin, des païens l'interpellent, comme cette Cananéenne ou syro-phénicienne, qui demande à Jésus

de guérir sa fille. Jésus lui répond qu'on ne donne pas aux chiens le pain des enfants, réponse très rude. Mais elle insiste : les chiens du moins recueillent les miettes. Jésus est bouleversé par une telle foi, rencontrée chez une païenne (Mt 15,21-28).

Certains exégètes pensent que l'on a là peut-être le signal du passage très concret de Jésus aux païens. Et l'évangéliste Matthieu montre bien cet élan, pour l'affirmer vivement, non seulement au pied de la croix où un païen, de l'armée d'occupation fait un magnifique acte de foi (Mt 27,54), mais aussi dans les derniers mots de l'évangile, où la Bonne Nouvelle part vers « toutes les Nations » (Mt 28,16-20).

Le Pape François aujourd'hui, évoque souvent les périphéries, comme lieu d'attention, peut-être de révélation. Ainsi va le chemin d'Évangile.

4. Une voix crie dans le désert

Marc, lui s'ouvre, de façon impressionnante, par une voix qui crie dans le désert... ce qui est un défi pour la communication et la rencontre ! Mais cette voix en appelle aux Écritures anciennes, une référence qui est inscrite aujourd'hui encore dans notre acte de médiation, de communication, dans la rencontre (Mc 1,4 et suivants).

Marc conduit le lecteur à se prononcer sur le Christ, mais sa parole n'a toute sa force que lorsqu'elle se dit en présence – c'est-à-dire en tenant compte – de la mort terrible de Jésus, comme un signe d'échec total qui interroge le ciel : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34).

Et la parole affirmant la résurrection de Jésus est, à la fin de l'évangile de Marc, en suspens : les femmes, qui ont reçu de l'ange (ou du « jeune-homme vêtu de blanc ») mission de parole, s'enfuient effrayées, loin du tombeau, car elles ont peur (Mc 16,1-8).

La rencontre aujourd'hui, pour le disciple de Jésus, doit assumer la fragilité totale, parfois le risque du silence. La finale de Marc a été retravaillée par la suite, pour donner à cet évangile une fin plus heureuse ou glorieuse, dans l'annonce de la Résurrection. Mais Marc n'a pas caché combien cette annonce est, à vues humaines, souvent improbable. A vues humaines, car ce que l'ange (le « jeune homme vêtu de blanc ») annonce, traverse cette peur et cette improbabilité. La solidité du message, dans ce qu'il a de très subversif, est en Dieu lui-même. Privé de cette source, le message se perd...

Conclusion : Dieu à hauteur d'homme...

Ainsi, la révélation est-elle toujours médiatisée. Le porteur est humble, mais essentiel : Jean cède la place à celui qu'il annonce, Paul se dit « avorton », les apôtres sont pauvres et joyeux à travers même les tourments (Ac 16).

Lorsque Dieu intervient dans l'histoire, il appelle des hommes, de même bois que nous : Moïse (Ex 3 !), les prophètes, les disciples, devenus apôtres, Nicodème, Zachée, des lépreux, des aveugles, une femme adultère, Marie-Madeleine, des enfants... qui le rencontrent, étonnés. Comme nous ! Dieu se révèle, au risque de la rencontre. Et c'est ainsi qu'il confie la mission qui les dépasse à des hommes.

Dieu se révèle dans l'histoire des hommes, à hauteur d'hommes, au risque des moyens humains et au rythme de la rencontre, ce que la constitution conciliaire *Gaudium et Spes* affirmait longuement et magnifiquement. Et comme ce fut le cas à Emmaüs.

Jean nous dit en son premier chapitre la chaîne de témoins qui annonce la lumière perçue en Jésus de Nazareth (Jn 1,29-51).

Philippe demande à Jésus qu'il leur montre le Père : « Voilà si longtemps, répond Jésus, que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. » (Jn 14,9)

Paul, le fondateur de communautés, qui n'a pas rencontré Jésus de son vivant, s'inscrit avec insistance, au moment de la plus grande audace (quand Paul rappelle la Cène, et lorsqu'il annonce le « kérygme », i.e. le cœur de la foi : la mort et la résurrection de Jésus qui nous sauvent), dans la Tradition, transmettant ce qu'il a lui-même reçu (1 Co 11 et 1 Co 15). *Attestant ainsi la solidité de la chaîne de témoins dans la médiation du message, sans laquelle rien ne nous serait parvenu.*

La bible dit ainsi comment les rencontres humaines peuvent être rencontres de Dieu, ce qui invite ou oblige au discernement, ce qui serait un vaste chapitre. Nous en connaissons les chemins ou les moyens, essentiels dans la vie de la communauté chrétienne :

La parole de Dieu à « ruminer », qui éveille le regard, familiarise à la rencontre et à la reconnaissance de Dieu... au quotidien.

Le silence et l'intériorité, dont les moines indiquent la voie en la pratiquant humblement, montrant que cette voie est possible et essentielle.

La lecture du journal et de la Bible, le chrétien les tenant chacun dans une main, selon l'expression de K. Barth citée plus haut.

Le travail, seul ou ensemble, comme dans cette UCEC !

Les rencontres amicales ou, mieux dit, fraternelles, où dans la recherche menée ensemble, Dieu est présent (Mt 18,19-20)

Dieu se révèle au *risque* de la rencontre. L'enjeu pour nous est probablement celui dont le théologien Christoph Theobald parle de façon merveilleuse dans son livre « Vous avez dit vocation ? » (Bayard 2010) : apprendre à reconnaître la voix de Dieu comme une voix amie. Cela s'apprend, dans le discernement, dans la fraternité. Et c'est ce que veulent faire les médias chrétiens, guettant la rencontre des hommes comme un lieu privilégié de sa révélation et de sa présence.



La Rencontre, un événement radiophonique

LAURENT DOMINICI

Introduction : Des figures de la foi qui crèvent l'écran

Nous sommes en octobre 2008, plus précisément le 20 octobre 2008. Ce jour là, tous les médias français se font l'écho du décès de Madeleine Cinquin, cette religieuse belge presque centenaire que tous avaient pris l'habitude de nommer avec affection et respect : Sœur Emmanuelle. Religieuse engagée sur une périphérie existentielle incroyable, sœur Emmanuelle était aussi devenue une personnalité médiatique extraordinaire. Elle savait sans doute bien utiliser les médias, elle prenait certainement plaisir à être écoutée, à faire rire, mais par-dessus tout, elle « déchirait l'écran » (expression de Djamel Debouze) par :

- . son enthousiasme, sa joie, son sourire
- . sa vérité : elle disait des choses fortes avec son beau sourire, elle n'était pas un « produit médiatique » prévisible et calibré, elle surprenait toujours !
- . sa liberté – et notamment dans la relation avec les journalistes qu'elle tutoyait, n'étant nullement impressionnée par eux et inversant parfois les rôles en devenant subitement l'intervieweuse ...

La figure exceptionnelle de sœur Emmanuelle me semble un témoignage de l'incapacité de notre monde médiatique à résister à la grâce ! Alors que tout semble formaté, calibré, endoctriné, une parole libre fait sauter tous les cadres et « crève l'écran » ! On n'est plus face à une figure médiatique, un masque ou un discours politiquement correct, mais on a un être vivant, singulier, en chair et en os, qui tout à coup sort du « jeu médiatique » convenu et laisse entrevoir une lumière qui n'écrase pas les autres participants, qui ne les surplombe pas mais qui les invite à la rencontre !

Alors les exemples comme sœur Emmanuelle ne sont pas nombreux et elle n'est pas représentative du régime quotidien des médias. Néanmoins, elle est un témoignage de l'espace qui existe dans nos médias pour une présence qui construise, qui élève, qui appelle, en d'autres mots qui se laisse rencontrer et appelle à sortir de soi !

La demande qui m'a été faite par l'équipe organisatrice de l'Université d'Eté de Castanet est un regard de professionnel des médias sur le thème de cette année. Je vais donc évoquer avec les chances offertes par nos médias, en particulier la radio que je connais de l'intérieur depuis 4 ans en tant que directeur de radio Présence et que j'apprécie particulièrement (au point d'être parfois radio fan, vous m'en excuserez j'espère !). J'évoquerai ensuite des travers ou des mauvaises pentes médiatiques qui me semblent défavorables à la culture de la rencontre et je conclurai par l'évocation de défis, d'enjeux, de pistes de travail, en particulier pour un media porteur des valeurs chrétiennes

I – L'espace de la rencontre

Ecoute d'un extrait de l'émission Immersion - Radio Présence – entretien avec le père André Gouzes

C'est beau, non ? J'aime beaucoup ces séquences où l'on est plongé au cœur d'une histoire, qui est à la fois une histoire singulière et une histoire qui déborde, qui déborde ceux qui l'ont vécue et qui la racontent, ceux qui la recueillent, et nous les auditeurs qui l'entendons ! C'est comme si c'était la Vie avec un grand V qui soudain transperçait l'écran, ça nous fait rire parfois, pleurer d'autres fois, ça nous touche, mais pas sur le registre de la sensiblerie bon marché – me semble-t-il. Les émotions viennent de la plénitude que l'on perçoit à travers l'échange, plénitude qui n'est pas celle de « stars » éblouissantes, mais celle de la vie, de toute vie, de notre vie, abondance à laquelle nous sommes appelés et qu'il nous est soudain donné à nouveau de croire !

Alors, dans cette première partie, je voudrais évoquer quelques ingrédients qui font de nos médias, et de la radio en particulier, de véritables chances pour la rencontre, en particulier la magie opérée par le micro, la place de la parole et la multiplicité des genres littéraires et l'espace que chacun ouvre sur l'autre.

1. La magie du micro de clown

Le micro pour commencer. Savez-vous ce que l'on appelle une bonnette de micro ? C'est cela : la forme en mousse qui protège le micro de bruits parasites et sert parfois à faire apparaître la marque du média. Et bien j'aime la comparer à un nez de clown, au sens où le nez est ce qui permet au clown de se donner, de sortir de son personnage habituel pour se lâcher.

A ce sujet, j'ai rencontré il y a quelques jours une jeune femme qui a créé une radio appelée COM'UNIK. Particularité : cette radio n'émet pas sur les ondes, peut-être un peu sur internet, mais elle crée des ateliers radios dans des collèges, des lycées, des centres sociaux, etc. Concrètement, elle installe un studio dans une salle de classe et fait dialoguer les jeunes, leur fait découvrir les différents rôles, les envoie interviewer des personnes âgées, etc ... Et la présence du micro permet toutes sortes de rencontres ou d'expressions qui n'auraient pas lieu sans sa médiation. Dans le même esprit, et sur un sujet à la mode, une association utilise le micro pour sensibiliser les jeunes supporters de foot à la citoyenneté. Elle les emmène voir un match de foot et, après le match, tout le monde s'installe dans un « studio » où le micro circule et l'on parle de ce que l'on a vu, entendu, ressenti ... Le micro aide à prendre du recul et de la hauteur, et il aide à prendre la parole et à s'écouter !

2. La radio, média de la proximité et de la parole

Alors, il faut bien reconnaître là que la radio est un média EXTRAORDINAIRE, n'est-ce pas ?!

Une première caractéristique de la radio est sa proximité avec l'auditeur qui est notamment permise par la légèreté matérielle. Il est très facile de recevoir la radio – que ce soit dans sa salle de bain, sa voiture ou même en marchant dans la rue. Et la prise de son est – elle aussi – légère. Un petit enregistreur numérique tient dans un sac à main et fait du son de super qualité. D'autre part, vous avez remarqué combien les radios utilisent de plus en plus le téléphone dont la qualité sonore est parfois très bonne. Du coup, par votre radio, vous passez en quelques secondes d'un bout à l'autre de la France, comme si c'était tout à côté !

Seconde caractéristique de la radio : la place de la PAROLE.

L'absence de l'image est une véritable chance pour nos radios. Pas besoin de décors (ou de scène), pas besoin d'éclairage, de maquillage, de cameramen qui vous suivent, etc ... Un studio de radio est souvent très simple : une table ronde ou ovale, des micros, une vitre derrière laquelle se trouve un réalisateur... et c'est parti ! Des jeux de rôle existent bien sûr, il y a une scénarisation quand même, mais pour celui qui parle, on est beaucoup moins confronté à sa propre image, pour celui qui écoute beaucoup moins tenté d'attribuer d'emblée une « note de gueule » ou de juger sur le physique ! La place de l'imaginaire est plus grande et la voix, le vocabulaire, le ton, les inflexions, les respirations, tout cela donne accès à des harmoniques très personnelles, très intimes de la personnalité.

Alors, comme en Télé, certains sont plus gâtés que d'autres et il y a des voix qui vous hypnotisent et d'autres qui vous insupportent. Mais je crois qu'il y a quelque chose de très fondamental, de profondément humain qui se joue dans cette relation entre la PAROLE et l'ECOUTE. Quelque chose qui n'est pas sans évoquer la manière dont Dieu se révèle dans la foi chrétienne. Dans la révélation chrétienne, on ne voit pas Dieu lui-même, et quand on parle de la Bible, on parle de la PAROLE de Dieu et l'on est invité à l'écoute (Shema Israël du Deutéronome). Je ne veux pas trop prolonger dans cette direction, d'une part pour laisser à d'autres beaucoup plus compétents que moi le soin de le faire et aussi pour ne pas être tenté de rallier la Bible à ma cause radiophonique ! Néanmoins, je pense que cette structure fondamentale n'est pas étrangère à la durée du média radio.

Or, alors que la TV ou internet sembleraient devoir balayer ce média plus fruste qu'est la radio, les enquêtes récentes montrent que ce n'est pas le cas ! Une étude Médiamétrie sortie il y a quelques semaines compte 43.3 millions de français qui écoutent la radio chaque jour, soit 81.8% des 13 ans et plus. Et ce chiffre est en augmentation ; on aurait gagné 1.4 millions d'auditeurs en 10 ans pour atteindre un record historique en 2014 ! La durée moyenne d'écoute, elle aussi, aurait progressé de 5 mn, s'établissant à 2h57mn ! Même si les supports d'écoute évoluent avec la technologie, la proximité de ce média et la structure Parole-Ecoute font recette. Et je pense que ce n'est pas sans lien avec notre thème !

3. La rencontre sous toutes ses formes (ou presque)

Pour poursuivre notre réflexion sur les opportunités pour nos médias, et la radio en particulier d'offrir des espaces de rencontre, je voudrais évoquer quelques genres littéraires radiophoniques et l'espace particulier qu'ils ouvrent. J'en évoquerai trois : l'interview, l'info-service et la libre antenne.

L'interview d'abord. C'est un extrait d'interview que je vous ai fait entendre pour commencer. Art difficile où le journaliste, l'interviewer, est appelé à prendre la position de **MEDIATEUR DE LA RENCONTRE** entre l'auditeur et l'invité (et ceci est vrai quel que soit le média : presse écrite, TV...). Je dis souvent qu'une interview fonctionne lorsque l'auditeur se dit « ah oui, ça, c'est la question que j'aurais voulu poser », tout en se disant qu'il ne l'aurait sans doute pas aussi bien formulée ! Nous reviendrons sur l'interview par la suite.

L'info-service. De quoi s'agit-il ? Des séquences d'infos très pratiques, qui peuvent être la météo (pensez à prendre votre parapluie) mais aussi l'annonce de concerts, de conférences, de retraites, sessions d'été, etc... Le genre est moins noble que l'interview – même s'il n'est pas simple à rendre radiophonique – mais il est intéressant en ce qu'il permet des rencontres réelles, dont certaines n'auraient pas lieu sinon !

Enfin, un genre qui s'est beaucoup développé en radio et sur lequel je voudrais passer un peu plus de temps : la libre antenne, ou plutôt l'intervention en direct des auditeurs de la radio (qui ne sont pas toujours aussi libres que cela !). Genre dont certains ont même fait une règle d'antenne, comme RMC Info où la parole des auditeurs est présente sur toutes les tranches de programme.

Ce genre d'émission est né des *radios pirates*, dans les années 70, portées par une vision politique consistant à donner la parole à tous, sans à priori ni filtre des idées et opinions, etc ... Une libéralisation des ondes qui donnait des résultats radiophoniques divers mais introduisait une saveur unique. Car là où beaucoup d'expressions radio sont celles de professionnels, soit des médias soit de tel ou tel domaine, tout à coup c'est la parole de l'homme de la rue qui se fait entendre dans l'espace public. Et l'on accède à la parole d'une personne que l'on n'aurait pas rencontrée : par la distance, par les frontières des catégories sociales, ou que l'on n'aurait pas rencontrée sous cet angle là ou sur ce sujet-là. Car les sujets « tabous » sont souvent au programme de ce type d'émission (cf Lahaie, l'amour et vous sur RMC de 14h à 16h), tant il est plus facile de les aborder... sans l'image !

Parmi les émissions de ce type qui existent à Radio Présence, il y en a une que je trouve particulièrement touchante, c'est le « Téléphone du Dimanche ». On trouve là, je crois, un type de parole assez unique. Mais, un type de parole aussi où le rôle du média, celui de l'animateur en particulier, est essentiel pour faire de ces temps d'antenne des moments édifiants, constructifs, des

moments de vérité et de sincérité où le média devient un PONT entre les auditeurs, et non pas une décharge publique d'insanités, de haine...

II – La pente glissante de notre univers médiatique

Car les émissions de libre antenne peuvent mettre en scène - et promouvoir - les sentiments les moins nobles de notre humanité.

Extrait : nous sommes sur la première radio de France, la plus écoutée. C'est le soir, un peu tard mais avant minuit, à une heure qui n'est pas mauvaise. L'animateur s'appelle Guillaume et son émission Guillaume 2.0. Tous les jeudis soirs il anime le jeu du couple qui consiste à faire croire, en direct, à son copain ou sa copine qu'on les trompe avec ce fameux animateur radio. Ecoutez :

Ecoute d'un extrait de l'émission : « Guillaume radio 2.0 » sur NRJ (Jeu du couple)

Je vous demande pardon pour cet extrait un peu rude, mais, croyez-moi, je n'ai pas choisi le pire ! Les insultes sont parfois très virulentes, très en-dessous de la ceinture, et on a l'impression d'un défouloir radiophonique vraiment désopilant !

J'ajouterai – cela peut vous rassurer au premier abord, mais au fond, je crois que c'est encore pire ! – que ce genre de séquence est le plus souvent bidonnée : le fameux couple est en réalité complice de l'émission, la prétendue surprise du copain, sa colère, tout cela est de la pure mise en scène... et souvent préenregistrée !

J'ai choisi de vous diffuser cette séquence car elle comporte trois grands risques que je voudrais évoquer : le divertissement, le spectacle, et au fond, la pensée unique ! Mais avant d'évoquer ces trois paliers de la pente, il me faut évoquer l'organisation des radios en France et les logiques qui les sous-tendent.

1. La reine audience

Depuis l'ouverture des fréquences en 1981, le monde de la radio s'est peu à peu organisé en 3 grandes catégories :

- Les radios commerciales : toutes les grandes radios nationales que vous connaissez : Europe 1, RTL, NRJ, Fun, Classique, plus un certain nombre de radios locales ou régionales : Toulouse FM, Sud Radio, 100% radio, Totem ... Certaines sont des radios d'information, d'autres – nombreuses – sont des musicales. Elles sont animées par des passionnés qui se donnent beaucoup dans leur média et elles sont guidées par... l'audience. En effet, leurs recettes – publicitaires – sont quasi directement proportionnelles à leur taux d'audience, car ce qu'une radio vend à un annonceur dans les pages pub que nous adorons tous... c'est nous ! Ces radios représentent 70% de l'audience.
- Les radios du groupe Radio France : Info, Inter, Bleu, Musique, Culture. Bien que dépendant du budget de l'Etat, ces radios ne sont pas des agents de la « Pravda »... ce qui ne les empêche pas – selon moi – d'être souvent promoteurs du politiquement correct.
- Enfin les radios associatives, ex radios pirates ou radios libres. Ce sont les plus nombreuses (70% des radios), elles sont très locales, en raison des contraintes imposées par le CSA, et représentent 5% de l'audience. Subventionnées pour un part de leur budget par l'Etat, pour qui elles remplissent une mission de communication sociale de proximité, ces radios sont d'abord au service d'un projet associatif d'animation locale, de promotion d'une certaine catégorie de musique, ou au service d'une philosophie et d'une vision du monde.

Ce bref panorama a pour but de mettre en valeur les logiques de fond qui portent nos médias, à commencer par la logique de l'audience qui est une logique très uniformisante. Je ne vous apprends rien en disant que les grandes radios musicales diffusent les mêmes titres et qu'il est très difficile pour un artiste d'y être diffusé s'il n'est pas soutenu par les majors de l'édition musicale. C'est le système de la culture de masse où tout se tient, même si tout cela n'est pas illogique !

2. Divertissons-les, ils nous aimeront plus !

Mais revenons à la pente que j'évoquais tout à l'heure, et en particulier à son premier palier : le divertissement.

Je suis souvent étonné en scannant la bande FM – ce que, vous imaginez, je fais souvent – de tomber en plein milieu d'éclats de rire ou de voix super réjouies qui semblent se marrer comme des tordus. Et on a l'impression qu'ils se disent « ça c'est de la radio, on est bons là ! » Comme l'évoquaient les récents sujets de la philo au bac, il y a un impératif du bonheur et là, on y est : il y a une super ambiance dans le studio, on est là pour vous apporter de la bonne humeur, installez-vous donc avec nous, vous allez passer un super moment ! »

Parmi les moments qui me sont de plus en plus difficiles, celui des humoristes du matin : Laurent Gerra sur RTL, Nicolas Canteloup sur Europe 1... C'est vrai que l'on rigole, il y a de bonnes trouvailles – avec une sacrée équipe derrière qui écrit les différents sketches – la mise en scène est pro, avec les applaudissements, la blonde qui s'offusque ou rigole, et puis des imitations parfois absolument superbes. Néanmoins, sur le fond, je trouve cela extrêmement décevant. Car autant le sens de l'humour me paraît être une vertu merveilleuse, extrêmement spirituelle, pleine de sagesse sur la vie et sur nous-mêmes, autant ces caricaturistes du matin plafonnent et –selon moi – ont du mal à atteindre un vrai niveau : on refait l'actualité en en caricaturant les acteurs ; c'est généralement moqueur, parfois méchant et je ne trouve pas que l'on en sorte grandi. Alors OK, c'est bon de se marrer, c'est peut-être même bon pour la santé... mais on a envie de se demander : à quel prix ? (Non, je ne parle pas du salaire des humoristes !). Quelle âme donne-t-on ainsi à l'antenne de la radio ? Quelle vision, notamment des politiques, promeut-on ? J'avoue rester sur ma faim, tant il me semble que l'unique projet, c'est de nous divertir dans ce monde pas bien rigolo, de nous faire oublier nos soucis quelques minutes, et ce quel qu'en soit le prix !

3. Le spectacle du monde

Si l'animation de l'antenne semble guidée par l'impératif du divertissement, l'information est victime des sirènes du spectacle... et tout cela relève de la même logique.

Je vous épargnerai la logique extraordinaire de DSK il y a trois ans. Mais je ne sais pas si vous êtes frappés comme moi de l'omniprésence des faits divers sur nos médias. On a développé une vraie habitude de la place du fait divers dans l'information et il n'est pas facile pour un journaliste de s'en défaire ! Certes, en local, le fait divers fait office de « bouche trou » lorsque les sources d'information habituelles ne sont pas très généreuses. Mais pour servir quoi ? « *A Monataillou sur Tarn, dans la nuit de samedi à dimanche, un homme de 42 ans, père de trois enfants, a sauté du 2^{ème} étage de sa maison en feu mais n'a malheureusement pas survécu à ses blessures. L'origine de l'incendie est encore indéterminée, mais pourrait être due à une erreur d'entretien de la chaudière.* » Je demande souvent aux journalistes : quel besoin ai-je de connaître cette info ? Que m'apporte-t-elle, que produit-elle en moi ? En particulier quand il est 7h du matin et que le flash m'en délivre 2 ou 3 de suite !!! Est-on au service de la rencontre, de la solidarité ou bien au service de la peur, de l'angoisse ou de la méfiance de l'autre « *Une dame de 72 ans a été agressée ce mercredi dans un parking toulousain par deux jeunes en scooter. Son sac à main lui a été dérobé alors qu'elle rangeait ses courses dans le coffre de sa voiture. Les agresseurs, eux, n'ont pas été retrouvés.* »

Qu'est-ce qui donne du poids à une information ? Est-ce son actualité brûlante (ça vient de se passer et je suis le premier à vous en informer !) ; est-ce sa proximité géographique ? Est-ce son caractère spectaculaire ? Ou bien est-ce le nombre de personnes concernées ? Ne me faites pas dire que la réponse est simple, cela se saurait, et ce d'autant moins que pour le journaliste ou l'équipe de rédaction, elle se repose chaque jour à nouveau et avec des cas très différents ! Je crois cependant que la pente naturelle de l'info quotidienne est celle du spectaculaire, et qu'il n'est pas facile de ne pas être la caisse de résonance de tous les maux et de tous les râleurs du monde !

4. Une vision du monde fataliste

Divertissement, spectacle, le risque de la pente médiatique est de nous entraîner vers une vision du monde assez cohérente au fond, mais aussi assez insécurisante et fataliste.

Une sémiologue, Mariette Darrigrand, a publié un livre sur ce sujet au début de l'année. Spécialisée dans l'analyse - très scientifique - du discours médiatique, elle a intitulé son essai : « comment les médias nous parlent (mal) », avec pour sous-titre « contre le pessimisme du discours médiatique et ses effets politiques ».

Sa thèse ? L'analyse du vocabulaire des médias, des images et métaphores, des tournures de phrases, fait apparaître une pensée assez stéréotypée qui dessine une vision du monde fataliste et déresponsabilisante, vision qui serait favorable aux extrêmes en politique.

Voici deux exemples de traits récurrents du vocabulaire médiatique qu'elle relève :

- L'utilisation du mot « fragile » à toutes les sauces : une actrice de cinéma est « fragile », la situation économique mondiale, le lien amoureux, les classes moyennes, les personnes malades psychiques... tout est « fragile ». Mais – relève Mariette Darrigrand – cette notion est ambivalente, tant ce qui est « fragile » est aussi ce qui est « précieux ». La notion attire donc une forme de sensiblerie émotive pour les personnes et les situations concernées, victimes d'une fragilisation qui englobe tout le réel. Et il est très difficile de se poser les vraies questions de responsabilités, car après tout, on est si fragiles !

- Autre trait du discours médiatique qu'elle souligne : l'omniprésence de la météo et des métaphores climatiques qui ont deux caractéristiques selon elle :

1-nous sommes très informés de ce qui va se passer à trois jours, mais n'avons aucune visibilité sur notre futur,

2 – nous subissons les événements – y compris économiques – comme des accidents climatiques qui nous tombent dessus sans qu'on sache bien d'où ils viennent... !

La vision du monde que nous – médias – risquons donc de promouvoir bien involontairement peut donc être résumée ainsi :

- un monde et une humanité fragiles, que les mises en scène de NRJ ou les sarcasmes des humoristes anesthésient pour mieux l'entamer ;

- un monde et une humanité submergés par des images insoutenables ou obscurcies par des logiques nébuleuses, qu'elles soient économiques ou politiques

Que faire dans un tel environnement, sinon chercher un abri et fuir la menace potentielle représentée par son voisin ! Pour la sémiologue Mariette Darrigrand, cela favorise le discours des extrémismes en politique qui proposent la réponse de la sécurité et de la prise en main du destin collectif ! Pour ce qui nous concerne ici, la peur de l'autre et l'insécurité ne sont pas les meilleurs atouts pour oser la rencontre !

III – Remonter la pente

Ecoute d'un extrait de l'émission Vivante Eglise – Radio Présence (Quart monde)

1. Quantitatif ou qualitatif

Faut-il l'accepter comme une lame de fond de notre société ? Ou bien faut-il, à l'invitation du Pape François, chercher à remonter la pente pour être « au service d'une authentique culture de la rencontre » ?

Relevons tout d'abord un paradoxe qui fixe un peu les limites de l'exercice : la rencontre est plutôt de nature individuelle, et nos médias plutôt collective. La rencontre suppose réciprocité, dialogue, écoute respective, nos médias sont essentiellement unidirectionnels. La rencontre est un événement – parfois marquant, voire bouleversant – qui est sur le registre du « qualitatif ». Nos médias sont structurellement portés à une logique « quantitative » où l'audience est un aiguillon et une menace permanente.

Il est vrai que nos médias débouchent parfois sur des rencontres réelles : à une conférence annoncée, sur les réseaux sociaux, ou encore – comme l'évoquait récemment un prêtre du diocèse – ils donnent un motif pour aborder un intervenant que vous rencontrez.

Mais nos médias peuvent-ils être promoteurs de la rencontre au sein de leurs programmes eux-mêmes, et comment ?

2. La machine à café

Il est vrai que les faits divers sont un bon sujet pour la machine à café ...

Du côté du média, ce n'est pas simple : cf affaire Merah : que faire ?

Il y a chaque jour des milliards d'événements. Le journal d'info en retient 7 à 10 ! Quels critères utiliser pour ce qui restera toujours un prisme déformant sur le réel ? En voici quelques-uns :

- Si l'information n'est pas que **POSITIVE**, elle n'est pas non plus que **NEGATIVE** (guerres catastrophes, grèves, et autres faits divers) ! Il y a un vrai travail pour équilibrer notre information, tant « les trains qui arrivent à l'heure n'intéressent personne ! »
- Les critères d'actualité, de spectaculaire (ou d'utile pour la machine à café) ne peuvent être exclus, mais il faut prendre garde à ce qu'ils ne soient pas le filtre premier de toute info. Or la tentation existe : j'ai été témoin de la jubilation journalistique lors de l'affaire Merah !
- La « densité humaine » me paraît un guide : est-ce que cela concerne beaucoup de monde ? Est-ce que cela touche à des questions ou des valeurs essentielles de notre humanité ? Cf Radio Vatican où l'option préférentielle pour les pauvres est mise en actes journalistiques.
- Et puis : que produit notre séquence d'information ? Une fois sélectionnée, rédigée, hiérarchisée, que produit notre info chez le lecteur ou l'auditeur ? Lui permet-il de se décentrer, de s'ouvrir au monde, de sortir de sa bulle et d'ouvrir les yeux sur un horizon plus large que celui de nos intérieurs souvent bien étroits ? Si oui, l'info devient un moment qui tire vers le haut, qui change et même convertit notre regard sur le monde et sur l'autre. Alors, la porte de la rencontre peut s'ouvrir plus facilement !

Et notre responsabilité ici est d'autant plus grande que l'info est un peu comme une perfusion qui diffuse en « goutte à goutte » quotidien dans nos veines !

3. Captiver ou se donner

Autre moment important, l'interview et la place du journaliste : faire rencontrer un invité !

Au fond, je crois que la première rencontre a lieu en studio et qu'elle conditionne la suite.

Pour moi, la fonction de l'interviewer est de représenter l'auditeur, de tenir la place de l'auditeur... s'il était en studio. C'est un **MEDIATEUR** ! Si une rencontre a lieu entre l'interviewer et l'invité, il y a des chances qu'elle ait lieu également entre l'auditeur et l'invité. Je me souviens par exemple d'un évêque, habitué des médias, sortant d'une interview en disant « ah ! C'est une magnifique intervieweuse » et demandant une copie sur CD de l'émission. Par delà la formule de politesse, j'ai entendu « il s'est passé quelque chose, je me suis vraiment senti accueilli dans ma singularité et j'ai pu aller loin dans ma parole, dans l'expression de ce que je porte de plus personnel, de plus précieux ». Quel compliment, n'est-ce pas ? Et quelle chance pour l'auditeur d'être inséré dans cette rencontre ! Non pas juste d'en être spectateur, mais par la médiation du journaliste, d'y prendre place véritablement !

Mais comment parvenir à ce niveau d'interview-rencontre ? Est-ce le fruit d'un hasard climatique ou de l'entrée en résonance de deux vibrations individuelles ? Sans exclure les éléments subjectifs, je crois qu'une telle rencontre s'enracine dans un travail de fond du journaliste et du média. Voici quelques lignes de ce travail :

- La préparation : les écrivains ne se livrent pas de la même manière lorsqu'ils voient que le journaliste a parcouru la 4^{ème} de couverture ou lorsque leur livre est invendable en librairie tant il a été parcouru et annoté... Ceux qui connaissent Monique Fauche voient de quoi je veux parler.
- Le temps d'antenne, le format de l'émission : la rencontre suppose de passer du temps ensemble et des formats trop courts rendent l'exercice quasi impossible !
- Le regard porté par le média et le journaliste sur l'invité : cherche-t-on la polémique ? L'exercice consiste-t-il à pousser l'interlocuteur dans ses retranchements, voire à le mettre en difficulté pour le pousser à se dévoiler, même au-delà de ce qu'il aurait souhaité ?

- La posture du journaliste est aussi essentielle : il doit toujours se garder selon moi d'être la star – et la tentation est réelle – car la star se prend pour la lumière... or il doit plutôt y avoir du Jean-Baptiste chez nos journalistes ! (et c'est là un vrai chemin de purification !)

Pour une radio chrétienne, il y a là une vraie marque de fabrique : chercher une juste distance et une juste proximité avec l'autre, une juste place de soi-même. C'est la condition pour que l'invité ne soit pas un OBJET MEDIATIQUE au service de la valorisation du média... Car c'est plutôt le média qui se veut au service de la rencontre avec l'invité !

4. Une voie différente et des voix différentes

Alors bien entendu, ceci est plus facile à dire qu'à faire ! Ça ne peut marcher que s'il y a un travail de fond du journaliste ET du média.

Car qu'est-ce qui différencie un média chrétien d'un autre média ? Comment pour nous être un média *dans le monde*, mais pas *du monde* ? Le plus souvent ce ne sont pas les sujets traités qui diffèrent, ni les invités ; c'est plutôt la vision de l'homme et du monde, une vision nourrie, enracinée dans l'Evangile et qui éclaire nos médias, guide nos rédactions, oriente nos choix musicaux, etc. Et ça, c'est une chance extraordinaire de nos médias qui donne beaucoup de joie ! On sait pourquoi, pour qui on est là ! Pour parler un peu marketing, il ne s'agit pas pour nous de chercher la différenciation sous forme d'une orientation stratégique ou d'un positionnement défini après des études du marché, etc. La question pour nous est l'enracinement dans une spiritualité.

Alors je le dis de manière très théorique, mais c'est parfois très concret, comme dans l'exemple que je vous ai fait entendre au début de cette partie. Jusqu'où peut-on aller pour faire entendre des voix différentes ? L'opération est risquée, croyez-moi, et pour tout le monde ! Il serait naïf de se prétendre une radio ouverte où tout le monde est bienvenu ! Recueillir ces paroles, aussi pauvres dans l'expression qu'elles sont puissantes dans le message, est un véritable exploit... autant qu'un merveilleux enjeu ! Il y a quelques semaines, nous étions à Rocamadour pour retransmettre les célébrations pascales. Nous avons sollicité une retraite du sanctuaire pour témoigner de sa redécouverte récente de la foi chrétienne, de sa rencontre avec le Christ : pendant 7 mn, beaucoup de blancs, beaucoup de répétitions, une difficulté à trouver ses mots (et pour cause !), bref une séquence absolument anti-radiophonique sur la forme. Et pourtant, il y avait une tension, une intensité – remarquablement accompagnée par la journaliste – une vérité et une humilité aussi. Cela me fait penser à la chanson de Jean-Jacques Goldman : « Je te donne » où il dit notamment « je te donne toutes mes différences, tous ces défauts qui sont autant de chances » ! Notre témoin de ce jour-là s'est vraiment donnée et je crois que dans ces instants-là, il se passe quelque chose, nos médias ne sont plus des « écrans » (!), ils deviennent vraiment des fenêtres où, dans l'événement de la rencontre en studio, transparaît une autre rencontre, celle-là même qui fonde tout l'édifice !

Conclusion : Ce petit bouton qui ouvre sur l'universel

Un usage biaisé des nouveaux médias

JACQUES BOULANGER

Introduction

Il y a les médias, et il y a les rencontres humaines. Il y a les supports de l'information (*in formatum*, mise en forme), que l'on appelle aussi "*moyens de communication*" (*cum unicum*, faire un à plusieurs, ou plutôt ici utiliser le même support), et il y a la rencontre humaine, qui suppose une répétition (d'où le "r" de rencontre) et l'appropriation mutuel. Il y a en réalité trois éléments à considérer : la technologie, le message, l'opérateur. Les technologies progressent à grands pas.

Toutes les innovations technologiques, comme le montre le film de 1968 de Stanley Kubrick *2001, L'Odyssée de l'espace*, sont occasion de plus de liaison entre les personnes, de rapprochement, ou de plus de déliaison, d'éloignement. Il y a la machine, l'usage qui en est fait et l'homme qui l'utilise. On pourrait reprendre la définition de l'addiction par Claude Olievenstein : "*La rencontre d'un produit, d'une culture et d'une personnalité*". Découvrir la cocaïne fut une chance pour la médecine anesthésique de la fin du XIXe siècle ; mais le risque de dépendance pose un défi aux utilisateurs. Un défi ordalique, un jeu avec la mort.

Le développement des médias, l'arrivée de l'Internet, surtout, dans les années 90, peuvent se voir sous ces trois aspects : une chance pour les rencontres humaines, un risque de détournement et de manipulation, un défi culturel et réglementaire. Où placer les limites ? À propos de quoi ? Avec qui négocier la mise en place d'une éthique dans l'utilisation des médias ? Quelle autorité est compétente dans cette mosaïque d'états issus de l'Histoire dans un contexte de mondialisation irréversible ?

Et surtout, pour moi qui suis psychiatre et psychanalyste, ayant travaillé longtemps en CMPP et rencontré beaucoup de parents en difficulté dans l'exercice de leur autorité sur ce point précis de l'utilisation des écrans par les enfants et les adolescents, comment évolue cette rencontre humaine particulière qu'est la fonction éducative ?

Chances, risques, défis : mon propos va être aujourd'hui d'explorer ces trois composantes de l'interface entre médias et rencontres humaines telles qu'elles se nouent ou se dénouent. Tout échange sur un support médiatique offre la possibilité du meilleur et du pire, de créer un lien et de le pervertir, d'informer et de détourner, d'instruire et de détruire ...

I - Brève histoire des médias

1. Le livre, premier média ?

Il serait agréable de penser que le premier média fut la Bible : *Biblos*, le livre. En fait, ce furent les cailloux, calculi, puis les tablettes d'argile, puis la pierre, comme la pierre de Rosette, le papyrus, le papier ... Stanislas Dehaene⁴ nous rappelle que l'invention de l'écriture, il y a 5000 ans fut une étape importante de l'évolution du cerveau humain. Homo Sapiens a recyclé des populations de neurones qui ne lui servaient plus depuis la sédentarisation, ceux qui décodaient la ligne d'horizon, à la recherche de proies ou de prédateurs, interpréter des barres horizontales et verticales, pour les utiliser à autre chose : la production de symboles pour communiquer à travers le temps, l'espace, les générations, et leur projection sur un support externe. Ce mécanisme de projection sur un support d'un contenu de conscience avait déjà été inventé, lui, il y a 36000 ans, au temps de la culture paléolithique aurignacienne, avec quelques essais de représentations-synecdoques : une partie significative d'un objet évoque le tout. Ce sont nos logos modernes. L'émergence aléatoire de la

⁴ DEHAENE S. *Les neurones de la lecture*, Odile Jacob, 2008.

symbolisation, venue plus tard, dans les capacités neuronales d'Homo Sapiens inaugura l'espace virtuel : le symbole est ce qui parle en l'absence perceptive de l'objet. Et qui parle, de ce fait, de l'absence en soi. Lire pour comprendre, prendre ensemble, faire de nouveaux liens, oblige à la capacité d'être seul. Le problème c'est qu'être seul emballe la folle du logis, l'imagination. C'est pourquoi les enfants ont peur du noir, et pourquoi les magdaléniens ont fait des dessins dans les grottes. Si la pulsion épistémophilique, dit Freud, l'envie de voir, de savoir, est l'amorçage indispensable de la vie intellectuelle, elle suppose cette retenue première, cette durée de solitude initiale, ce passage dans le désert, qui fonde la relation au monde et à l'autre. Comme un arrêt du jugement en attente des signaux de l'autre. Ouvrir un nouveau roman est cette liberté du jugement en suspens d'informations : voyons à qui j'ai à faire. Allons-y lentement, prenons le temps. La vraie rencontre avec un auteur, son histoire, ses différents personnages exige cette disponibilité vigilante.

2. Émotion ou raisonnement ?

Est-on dans la même disposition d'esprit quand on plonge sur un site web ? On peut, si l'on est averti et expérimenté, que l'on a profité d'un apprentissage. Il s'agit de savoir mettre à distance l'information pour récupérer de la durée dans un tempo virtuel qui deviendra de plus en plus immédiat avec la migration de l'ADSL, réseau phonique au départ, avec la fibre optique, liaison photonique. Ceci me rappelle les malaises des hystériques au moment de l'invention du téléphone : "Allo ?". Sans cet apprentissage que permet l'usage averti et documenté, cette intrusion soudaine d'un interlocuteur dans leur espace intime les faisait se pâmer d'émotions fortes.

À propos d'émotion, je pense maintenant aux trois étages du cerveau que Mc Lean a formalisé en 1969 : reptilien, mammalien, primate. Archéocortex, mésocortex, néocortex. La grenouille, la souris, les grands singes. Il y a les médias qui ciblent leur message sur l'étage inférieur, l'instinct ; la grenouille ne réfléchit pas : elle voit du rouge, elle saute pour avaler. Ce programme est immuable. D'autres médias ciblent l'étage moyen, émotionnel, limbique, d'autres enfin visent le néocortex, les fonctions supérieures dites exécutives : raisonnement, intuition, programmation de l'action. À chacun de ces trois cerveaux correspondent des mémoires adaptées à leur mode opératoire. Il se peut qu'il y ait un lien de causalité : plus on engage son archéocortex sur un média, plus on s'éloigne la rencontre humaine. Se rencontrer nécessite non seulement la durée, mais aussi l'engagement des trois étages du cerveau dans leurs rapports hiérarchisés : c'est le néocortex qui doit avoir le dernier mot, qui prend les décisions. En cas de déboire, l'angoisse est plus forte dans les étages du bas : moins on raisonne, plus on a peur.

II - Réflexions sur les médias

Depuis Mc Luhan⁵ on sait que "*Les médias sont le message*", c'est-à-dire que c'est leur usage propre, l'expérience vécue du média utilisé, qui affecte l'individu. Un même contenu n'a pas le même effet psychique selon le canal de transmission utilisé (journal, radio, télé, web). Cette remarque est importante pour les éducateurs : les risques ne viennent pas du support en tant que tel, mais bien de la nature du rapport qui se noue entre l'enfant et l'écran. Nous y reviendrons en détail plus loin. Bruno Latour⁶, est convaincu, lui, que les techniques en général ne sont pas moralement neutres, qu'elles naissent, dans un contexte historique, scientifique, technologique, avant que ne se développe, par leur usage, la conscience que l'individu peut en avoir, la régulation que le collectif organise. Pour lui, c'est la déontologie du pourvoyeur de contenu, comme le journaliste, qui maintient cette distinction essentielle : l'information doit obéir à des règles professionnelles (vérification, contextualisation, hiérarchisation, explicitation), quand la communication est sans contrainte morale forte. Je pense à la "*méthode véritale*", promue par Jean-Luc Martin-Lagarrette⁷ qui s'inquiète du risque pour la démocratie de la manipulation de l'information. Inquiétude relayée par Serge Halimi⁸, actuel directeur du Monde Diplomatique, qui regrette qu'une poignée de journalistes-éditorialistes

⁵ Mc LUHAN, M., *Pour comprendre les médias*, Paris, Seuil, 1968

⁶ www.bruno-latour.fr/sites/default/files/80-RESEAUX-TECHNIQUES-FR.pdf

⁷ MARTIN-LAGARDETTE J.L. *L'information responsable, un défi démocratique*, Éditions Charles Léopold Mayer, 2006, 281 pages.

⁸ HALIMI S. *Les nouveaux chiens de garde*. Liber, 2005, 155 pages.

fassent la pluie et le beau temps dans les médias français. Vladimir Volkoff⁹, quant à lui, dénonce la risque de manipulation des images. Dans son livre, *Désinformation par l'image*, il expose le résultat de l'analyse d'une centaine d'images afin de montrer au lecteur avec quelle facilité il peut être trompé par elles. Nous vivons de plus en plus dans un monde d'images qui se substituent progressivement aux textes. Or, l'image est facile à manipuler et constitue l'outil de désinformation par excellence. Elle se prête spontanément à la multiplication d'effets délibérés : une photo peut être recadrée, truquée, maquillée. Elle atteint nos cerveaux inférieurs sans passer par la critique de nos capacités supérieures de raisonnement, de notre intelligence. Plus facilement que le mot, puisqu'elle emprunte un circuit court, émotionnel, elle s'adresse aux masses puisque les barrières linguistiques ne la freinent pas. **(5 Bis + 5 ter, retrait).**

Un article de Tristan Berteloot dans *Le Monde* du 19 juin dernier montre par exemple à quel point les djihadistes d'EIIL manipulent leurs photos. **(5 quater + quint).** Ceci est ton sang et il est ma cible. On ne peut être plus à l'opposé de la parole christique. L'extrême violence du message est renforcée par l'extrême violence de l'image.

Volkoff dénonce le fait que, cinq fois par jour, les plus grandes chaînes de télévision échangent des images qui ne sont ni signées, ni vérifiées. Quand une équipe rédactionnelle fonctionne au buzz, démêler le vrai du faux devient impossible.

(6) À propos d'images, je pense aussi aux progrès de la réalité virtuelle qui leurrent nos sens et nos neurones. Noam Chomsky l'a dit il y a maintenant trente ans : *"Tout ce que nous connaissons du monde, ce n'est point un environnement siégeant "autour" de notre organisme, mais seulement l'activité relationnelle que les neurones de notre système nerveux entretiennent entre eux"*¹⁰. Cette dénonciation de médias manipulateurs, le célèbre linguiste l'a faite dans un ouvrage de venu classique, *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie?*¹¹. Cet ouvrage est une démonstration rigoureuse étayée de multiples exemples, et vient d'être réédité.

Face à ces risques de désinformation, Éric Rhodes¹² ne voit pas d'autre garantie que d'une part le renforcement de l'éthique de l'acteur médiatique et d'autre part sa protection par des textes législatifs spécifiques, ainsi, par exemple, que la protection du secret des sources. Seul cet arsenal législatif, pour Dominique Wolton¹³, militant du lien social et défenseur de la démocratie de masse, préservera la dimension humaniste de la communication en liant inexorablement les médias aux valeurs démocratiques. Et aux valeurs pédagogiques comme le promeut Eduscol¹⁴, le portail du ministère de l'éducation nationale qui vise à promouvoir l'enseignement avec le numérique.

III- Réflexions sur le Web

1. Espace transitionnel ou objet fétiche ?

Comme l'invasion des doudous, objets transitionnels déformés en objets-fétiches dans les années 70, l'arrivée du Web dans les années 90 a changé la donne : ce besoin irrépressible de rencontres humaines a trouvé une voie royale avec les technologies numériques. Au risque d'une temporalité psychique modifiée et d'une emprise renforcée de la séduction. Comparativement aux médias analogiques traditionnels, qui laissent le lecteur-auditeur-télespectateur relativement passif, pensif, rêveur, réflexif, Internet offre la possibilité d'une interactivité renforcée, immédiate, d'un esprit critique qui s'exprime en quelques clics. Les réseaux sociaux, les mails, les blogs sont indiscutablement des outils de rencontre et de collaboration qui ont dynamisé le cadre du travail collectif, de la vie associative à la guérilla urbaine. Ils peuvent permettre une stratégie commune, une véritable élaboration de pensée commune, le développement d'un sentiment d'appartenance au groupe sans lequel on ne peut vivre paisiblement en société. Mais on connaît aussi les effets néfastes du web. D'une part, la Toile est une jungle de trolls, ces messages d'une grande violence projective, décomplexée et anonyme. D'autre part elle induit un risque de "surf relationnel", d'un goût de pseudo-

⁹ VOLKOFF V. *Désinformation par l'image*, Rocher (Documents), 2001, 200 p.

¹⁰ CHOMSKY, N. (1980), *Rules and Representations*, Columbia Univ. Press, 1980, trad. franç., Flammarion, 1985.

¹¹ CHOMSKY N. *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*. Éd. Agone, coll. Contre-feux, Marseille, 2008.

¹² ROHDE E. *L'éthique du journalisme*, PUF, coll. Que sais-je ?, 2010, 128 pages

¹³ WOLTON D. *Communiquer c'est cohabiter*, Ed. de l'Aube (Monde en cours), 2009

¹⁴ <http://eduscol.education.fr>

rencontres aussi superficielles et labiles qu'un *like*, qu'un *selfie* (autoportrait numérisé à diffusion instantanée). Le mot même de *selfie* (*self*, comme "*faux-self*" de Winnicott¹⁵, ou "*personnalités en extériorité*"¹⁶) évoque un fonctionnement narcissique à fort risque addictif. Un "*effet œillère*" a été décrit¹⁷ en lien avec le concept d'*hyper-choix* que promeut le Web : l'abonné ne recherche que ce qu'il aime, ce qui est narcissiquement semblable et renforce le registre spéculaire et projectif, dans l'évitement de la différence, de l'altérité, de l'imprévisible que suppose toute nouvelle rencontre humaine, ou toute relation humaine qui s'inscrit volontairement (c'est un autre choix) dans la durée. Ceci est particulièrement vrai pour la fréquentation des réseaux sociaux.

2. Réseaux sociaux et rencontres humaines

Facebook compte aujourd'hui 1,15 milliards d'utilisateurs. Mais il y a aussi Tweeter, Tumblr, Instagram, LinkedIn. Trois milliards d'humains seraient abonnés à un réseau social. Les sociologues sont partagés. Certains pensent que les relations virtuelles, superficielles et narcissiques, s'opposent à la rencontre réelle. D'autres qu'elles les facilitent. Au départ, Facebook avait pour objectif de faciliter les contacts entre étudiants. On parlait de "*contacts*" et non "*d'amis*". Plus tard, pour des raisons devenues commerciales, le mot "*amis*" fut développé sur le réseau. Marc Zuckerberg, le bien nommé "*montagne de sucre*", et son équipe ont promu l'utilisation du mot "*ami*" pour que ces liens entre jeunes soient plus forts, plus affectifs. Et les abonnés ont afflué et inventé toute une palette de possibilités de relations, de la simple camaraderie à la relation intime. De sorte que tous ces réseaux ont échappé à leurs créateurs ; des communautés humaines se les sont appropriés, parfois en les détournant. Ils sont alors devenus des moyens d'authentiques rencontres humaines. Ils ont fait mentir ceux qui pensaient que les relations amicales et collectives se dégradent du fait de la consommation, de la *high tech* et de l'individualisme.

La philosophe Anne Dalsuet¹⁸, auteur de *Qu'est-ce que les réseaux sociaux changent à l'amitié ?*, affirme : « *L'opinion selon laquelle une amitié en ligne serait factice semble dépassée à l'heure de l'Internet mobile. Aujourd'hui, des millions de gens vivent en proximité permanente avec leurs proches, échangent des textos, des images et des rendez-vous grâce à leur portable. C'est une forme d'intimité entretenue à distance. Ces relations prolongent et étoffent les amitiés fortes déjà existantes et les différentes formes de copinage.* » Elle parle d'une nouvelle chronologie affective fondée sur l'immédiateté et le dialogue. Chaque page d'accueil de Facebook est un lieu convivial où chacun se présente de façon originale avec des photos, des vidéos, des citations, dans un registre ludique qui est une nouvelle façon d'être au monde. Pour elle, le fait que chaque usager de Facebook instaure des compartiments, des pages visibles ou invisibles, réservées aux intimes, montre qu'on est loin de la relation factice.

Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, dans *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques*¹⁹ fait le même constat : « *La présence en chair et en os n'est plus la seule référence, ou la principale, pour tous ceux qui se retrouvent sur les réseaux. Pour les nouvelles générations, les "chats" en ligne sont tout à fait réels, chargés d'affectivité. D'ailleurs, la traditionnelle crise de l'adolescence s'est transformée avec Facebook. Aujourd'hui, les jeunes mènent une vie parallèle et collective sur leur ordinateur, ils se créent leur propre communauté d'amis, une sorte de nouvelle famille à travers les réseaux sociaux.* »

Pierre Levy, philosophe, écrit dans *Cyberculture*²⁰ que le monde virtuel n'est pas un monde dématérialisé mais plutôt un univers de possibles, un monde potentiel. Chacun y devient un acteur à la fois de contenus mais aussi d'émotions. « *Si Facebook déréalisait les relations, les liaisons épistolaires auraient dilué les amitiés depuis des siècles. Pourquoi limiter le réel aux corps massifs, actuels, repérables dans l'espace ?* ». Pour lui, l'opposition entre virtuel et réel est dépassée. Avec les smartphones, intelligents et connectés, on organise, grâce à la géolocalisation, des rencontres IRL ("*In real life*", dans la vraie vie). Avec Skype, les amis, les parents, les cousins éloignés, les amants, tous ces êtres qui s'aiment et partagent dans une "*réalité augmentée*" des nouvelles qui leur font chaud au cœur, ou les attristent.

¹⁵ WINNICOTT, DW., *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self*, in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1960, p. 115-132.

¹⁶ BRUSSET B., *Dépendance addictive et dépendance affective*, Revue Française de psychanalyse, 2004/2, p.405-420.

¹⁷ RIEFFEL, R., *Sociologie des médias*, Paris, Ellipses, 2e édition revue et augmentée, 2005

¹⁸ DALSUET A. *T'es sur Facebook ? Qu'est-ce que les réseaux sociaux changent à l'amitié ?* Flammarion, 2013.

¹⁹ TISSERON S. *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques*, Dunod, 2013.

²⁰ LEVY P. *Cyberculture*, Odile Jacob, 1997.

Mais ils vibrent ensemble. Le site FacebookStories²¹ qui raconte les histoires de personnes utilisant le réseau social de façon originale montre combien il contribue à repeupler une vue de solitude, en mal relation humaine.

Mais il y a, comme pour toute nouvelle technologie, le versant négatif. On sait aussi combien le réseau peut colporter des ragots et détruire une réputation. On connaît le risque d'addiction ou d'inflation narcissique dénoncé par l'écrivain Jonathan Franzen²² ou par la psychologue américaine Jean M. Twenge²³ pour qui ce ne sont pas des amis qui sont recherchés sur les réseaux, juste des *followers*, des suiveurs, qui concourent à la promotion nombriliste de l'usager. On pense au recueil de nouvelles de Tonino Benacquista intitulé *"Tout à l'ego"*²⁴.

Dans *L'Être et l'écran*, Stéphane Vial²⁵ pense qu'un *"entêtement technophobe"* nous empêche encore de réfléchir sereinement sur les interactions hommes-machines. Il rappelle qu'à chaque époque il y a eu des avancées technologiques qui ont affecté notre perception du monde, notre être, notre comportement. Il prend, lui aussi, l'exemple du téléphone. Pour lui, depuis l'arrivée du Web dans les années 1990, est advenue une société d'individualisme en réseau où chacun vit à la fois des liens forts, traditionnels, mais aussi beaucoup de liens faibles, nombreux et denses devenus indispensables. Dans la liste des contacts, il y a la liste des favoris. Cette liste de contacts est composée de multiples réseaux qui s'enchevêtrent et permettent de jeter des ponts entre des univers inconnus, d'improviser d'improbables événements, des expériences surprenantes, des relations affectives inhabituelles. La rencontre humaine, ici, est véritablement multiforme. Les réseaux de rencontres amoureuses et sexuelles²⁶, comme le montre l'analyse du sociologue Jean-Claude Kaufmann²⁷, ou encore de Pascal Lardellier²⁸ déclinent toute une palette d'amitiés érotiques. Ici, c'est aussi le cœur qui surfe à la recherche d'aventures affectives et sexuelles nouvelles, fortes ou passagères. Pascal Lardellier monte dans son livre combien cette *"approche en ligne"* n'est pas inauthentique mais permet de se découvrir progressivement, en sondant l'autre, ses intentions, ses désirs, ses secrets, ses qualités. Pour lui (9), le Net favorise ce qui se faisait autrement avant : une sélection par affinité. « Avant, pour aimer d'amour ou d'amitié, il fallait d'abord s'être rencontré "pour de vrai". Aujourd'hui, dans un premier temps, on peut tout à fait s'en affranchir pour mieux choisir, sans toute la lourdeur de la drague physique. »

IV - Les medias et les relations humaines

La rencontre prend du temps. La vie à deux, à plus de deux, est chronophage. *Tibi tempora mea*. Qu'elle soit perceptuelle ou virtuelle, car il ne faut pas opposer *"réel"* et *"virtuel"*, la relation humaine est une construction lente. Il faut dix ans pour qu'une famille recomposée fonctionne comme une cellule familiale, avec son sentiment d'appartenance et son historicité commune qui crée ce caractère intemporel de la vie psychique, indispensable à l'identité. La *"durée"*, au sens de Bergson²⁹, le temps psychique, sert à créer de la mémoire épisodique, seule mémoire spécifiquement humaine (Bergson), aporie de l'instantané, exprimée, je l'ai dit par le *"r"* de *"rencontre"*. Se rencontrer, c'est gérer des conflits

Se re-rencontrer (être à l'encontre, en opposition) suppose en effet d'avoir été éduqué en vue d'assumer le conflit des différences (des sexes, des générations, des origines, des religions, ...). De savoir suspendre son jugement (temps du refoulement) sur l'intime de l'autre (un intime si dangereusement exhibé sur Facebook). Cet évitement chronique de la rencontre à potentialité agressive (au sens positif du terme, celui de rivalité fraternelle et créatrice) peut mener à une véritable addiction médiatique, boulimie d'informations, dépendance d'un réseau social, obsession par un jeu vidéo, une accoutumance qui oblige à un *"toujours plus"* de consommation d'écran : pour cet *"esclave de la*

²¹ <https://www.facebookstories.com>

²² FRAZEN J. Tribune dans *The Guardian*, septembre 2013.

²³ TWENGE JM. *Generation me* et *The narcissisme epidemic*, Simon & Schuster, 2006 et 2009.

²⁴ BENACQUISTA T. *Tout à l'ego*, Folio, 2010.

²⁵ VIAL S. *L'être et l'écran*, PUF, 2013

²⁶ Meetic, EDarling, Attractive World, Adopteunmec, Gleeden, Grindr ...

²⁷ KAUFMANN, JC. *Sex@mour*, Armand Colin, 2010.

²⁸ LARDELLIER P. *Les Réseaux du cœur. Sexe, amour et séduction sur Internet*, François Bourin, 2012.

²⁹ BERGSON, H., *Matière et mémoire*, 1896.

quantité³⁰", celui pour qui, définitivement, "ça est plus fort que moi"³¹, la rencontre humaine devient impossible. À moins de s'inscrire dans la "durée" d'un travail psychothérapique ...

V - Les médias et l'éducation

En consultation pédopsychiatrique, lors des premiers entretiens avec un enfant et ses parents, souvent la mère, on pratique des sortes de "carottages" de la vie familiale pour se faire une idée de son fonctionnement. On explore ainsi les conditions dans lesquelles sont vécues certains moments de la vie de famille : repas, couchage, endormissement, tâches domestiques, devoirs scolaires, et surtout maintenant consommation d'écrans. On cherche à chiffrer, avec l'enfant et les parents, combien d'heures par semaine l'enfant est face à un écran.

1. Les études sur la consommation des jeunes

Pour la télé par exemple, il existe de nombreuses études sur le sujet.

L'une d'elles fait autorité, celle menée en octobre 2003, la *Kaiser Family Fondation* réalisée auprès de 1065 familles américaines ayant des enfants de 6 mois à 6 ans :

- 59% des enfants regardent la télé chaque jour
- 68% des enfants passent 2h/jour devant la télé
- 36% ont une télé dans la chambre
- 36% vivent dans une maison où la télé est allumée toute la journée
- 90% passent la moitié de leurs loisirs devant la télé

Cette étude a montré une corrélation entre le temps passé devant la télé et les retards des apprentissages scolaires

Une autre enquête, celle du Pr Frederick Zimmerman, de l'Université de Washington sur 1000 familles ayant des enfants de 2 à 24 mois, donne les résultats suivants :

- 40% des bébés de 3 mois regardent la télé tous les jours
- 90% des enfants de 24 mois regardent la télé tous les jours

L'enquête conclut à la nécessité de déconseiller la télé avant deux ans et montre une corrélation entre dépendance à la télé et obésité, hyperactivité, troubles du comportement.

L'Académie Américaine des Pédiatres (AAP) a suivi l'avis du Pr Zimmerman son avis et déconseille la télé avant deux ans.

En France, une enquête de 2007 de l'agence G2 Paris, intitulée "*Les technonatives*"³² a cherché à chiffrer la moyenne nationale de consommation d'écran chez les 16-20 ans : 4h17 par jour. Cette moyenne est de 3h 27 par jour pour la population générale en consommation pour la seule télé (Observatoire Gulli, Cité dans *La décroissance*, mars 2009. Elle est de 12h 07 par semaine pour la connexion des internautes français tous âges (Médiamétrie). Cette étude donne aussi les résultats suivants : (12)

- 49% des adolescents ont un lecteur MP3
- 45% des adolescents déclarent préférer discuter sur un réseau social plutôt que de rencontrer leurs copains
- 45% des enfants ont une console
- 22% des revenus du ménage concernent les écrans (redevance, abonnements portable, internet, jeux en ligne payants, ...).

D'après Bernard Stiegler³³, 62% des parents achètent dans les grandes surfaces des produits alimentaires demandés par leurs enfants qui les ont vus dans les publicités.

Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, dans leur ouvrage *L'Écran global*³⁴ montrent combien les écrans se multiplient dans les espaces publics. Ils montrent aussi que les émissions télévisées sont ciblées pour un

³⁰ DE MUZAN, M., *Les esclaves de la quantité*. Nouvelle Revue de Psychanalyse 1984, N°30.

³¹ FREUD, S., "Où était le ça, le moi doit advenir", in *Nouvelles Conférences*, 1932.

³² LARONCHE M. *Les enfants sont-ils trop branchés ?* Le Monde, 14/11/2007

³³ STIEGLER B. *La télécratie contre la démocratie*, Flammarion 2006.

³⁴ LIPOVETSKY G. SERROY J. *L'Écran global*, Seuil, 2007.

public par tranche d'âges, ce qui a pour effet de fragmenter les relations familiales et intergénérationnelles.

Une autre enquête, enfin, explore les pratiques en lignes qui sont en croissance rapide.

Catherine Ducerf, responsable *Consojunior* de *TNS Media Intelligence*, devenu depuis *Kantar Media*, une entreprise d'analyse d'audience des média. Les comportements de 2 000 jeunes de 8 à 19 ans ont fait l'objet d'une étude intitulée "*Ados techno sapiens*", parue le 12 novembre 2008. Elle donne les résultats suivants :

- 41 % des 12-15 ans créent ou gèrent un blog contre une moyenne de 28 % pour l'ensemble des 8-19 ans
- 21 % jouent en ligne à des jeux en réseau multijoueurs, contre 16 % pour les 8-19 ans.
- 16 ans est l'âge où les jeunes vont le plus sur les réseaux sociaux, puisqu'ils sont 80 % à l'utiliser régulièrement à cet âge, contre 61 % de l'ensemble des 8-19 ans.

2. L'affaire des télé pour bébé

a. BabyTV

En 2003 est créée en Israël la première chaîne pour bébé, *BabyTV*. En 2004, les USA suivent sur ce créneau de la petite enfance avec la création de *BabyFirst*, dont le principal investisseur Rupert Murdoch. En 2005, la France suit avec le lancement de *BabyTV* en France sur TPS, le bouquet par satellite de TF1. Le journal *Le Monde* publie le 27/10/2007 une tribune dans de pédopsychiatres inquiets (Pierre Delion, du CHU Lille, Bernard Golse de Necker, Serge Tisseron, spécialiste de la question « *Enfants et médias* ». Les médecins réclament un moratoire interdisant les télévisions pour les enfants de 6 mois à 3 ans, au nom du principe de précaution « *En attendant que nous en sachions un peu plus sur les relations des tout jeunes enfants et des écrans* ». Cette alerte aboutit à ce qu'un collectif de professionnels de la petite enfance, le "*Collectif Interassociatif Enfance et Médias*", saisisse le 15 novembre 2007 le conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) et demande l'interdiction des télé pour bébés. Il liste les six dangers des télé pour jeunes enfants :

- la création d'une dépendance
- le ralentissement du développement intellectuel
- le ralentissement du développement émotionnel
- l'isolement affectif
- le retard de langage
- les troubles de la concentration

Le CSA n'avait pas pu intervenir, car *BabyFirst* émet de Grande-Bretagne, de même que sa concurrente, *BabyTV*. En revanche, depuis le 1er novembre 2008, les chaînes françaises ne peuvent plus proposer de programmes visant spécifiquement les enfants de moins de 3 ans, et les chaînes qui émettent depuis l'étranger doivent apposer un message précisant que regarder la télévision peut freiner leur développement.

b. Recommandations du CSA

Mais le CSA a pris cette affaire dite des "*Bébés téléphages*" très au sérieux. D'une part, il a émis le 15 novembre 2009 une recommandation qui conseille vivement aux parents de réserver aux enfants une vie sans télé jusqu'à l'âge de trois ans. D'autre part, pour célébrer en 2009 le 20e anniversaire de l'adoption par l'Assemblée Générale des Nations Unies (1989) de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, deux campagnes télévisées ont été diffusées sur les chaînes, à la demande du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA). L'une, intitulée "*La télévision n'est pas toujours un jeu d'enfant*", était destinée à sensibiliser le public aux effets du petit écran chez les jeunes enfants, l'autre visait à rappeler l'importance du respect de la signalétique jeunesse. Le message du CSA est clair³⁵ : la télévision n'est pas adaptée aux enfants de moins de 3 ans. Elle peut entraîner passivité, retard de langage, troubles du sommeil et de la concentration, et dépendance aux écrans.

³⁵ <http://www.csa.fr/Television/Le-suivi-des-programmes/Jeunesse-et-protection-des-mineurs/Nos-enfants-et-la-television/L-impact-de-la-television>

Par ailleurs, entre 3 et 6 ans, l'enfant n'a pas de recul par rapport aux images, et ne percevra pas la différence entre une fiction et la réalité. La publicité est prise par lui au pied de la lettre. Avant 8 ans enfin, le CSA recommande de ne regarder que les programmes réservés aux enfants. Or c'est loin d'être le cas. Une enquête de Lætitia Chauceuse³⁶ dans le cadre d'un Mémoire soutenu en 2006 à L'institut d'Études Politiques de Lyon, intitulée *Violence et Médias*, a montré que parmi les dix programmes les plus regardés par les enfants de 4 à 10 ans, figure le journal télévisé, qui véhicule souvent des images violentes.

À partir de 10 ans, il est important de limiter le temps d'écrans et d'accompagner le préadolescent dans le choix de ce qu'il veut en faire dans le créneau de temps décidé par les parents. À l'adolescence enfin, il reste aux éducateurs à entretenir le dialogue sur la pratique des médias et du Net et à maintenir la pression éducative pour éviter une surconsommation.

3. L'adolescent et le Web

Pour Serge Tisseron, les parents ne s'intéressent pas suffisamment à ce que font leurs adolescents sur le Web. Pour lui, les adultes doivent accepter de s'initier, grâce à leurs enfants, au monde des nouvelles technologies. *"Il est très important que les parents passent beaucoup plus de temps à en parler avec eux, considère Serge Tisseron. Sinon, leurs enfants risquent de ne plus les considérer comme des interlocuteurs valables et d'accorder plus d'importance aux communautés virtuelles". "Je vois beaucoup d'enfants accros d'Internet qui ne voient pas suffisamment leurs parents et qui vont chercher dans un monde virtuel ce qu'ils ne trouvent pas dans la vraie vie", considère Serge Tisseron.*

Pour lui, les parents peuvent, jusqu'à la majorité de l'adolescent, dans les cas où le dialogue est difficile, s'autoriser à aller voir dans les blogs, à visualiser l'historique des sites consultés, avoir les mots de passe des pages Facebook ou des boîtes mails. Il existe des logiciels de contrôle parental intégrés à Vista ou Mac OS. Je connais un père ingénieur en informatique, hélas pour son grand fils, qui visualise de son bureau l'écran de la maison et peut à distance interrompre la connexion internet. Il s'agit de ne pas confondre avec un journal intime et de ne pas culpabiliser. Il suffit que les règles soient claires et annoncées à l'adolescent ; *"J'irai voir ce que tu fais sur le web"*.

Ce versant nécessairement restrictif de la fonction éducative étant posé, il faut aussi, dit Serge Tisseron, valoriser le positif. Le parent peut aider à la créativité des logiciels de jeux dits «intelligents» (où l'enfant est actif, doit élaborer des stratégies, faire appel à ses connaissances, remplir une mission), de certains jeux en réseau pour les adolescents (les avatars). Les jeux en réseau massivement multijoueurs, comme World of Warcraft, sont plus susceptibles que d'autres de rendre dépendants les jeunes les plus vulnérables, mais ils permettent aussi d'acquérir des compétences. Les parents ne devraient pas considérer Internet, quand sa fréquentation est contrôlée, comme un *"divertissement qui peut nuire aux résultats scolaires"*, mais qui peut *"valoriser les apprentissages"* de leurs enfants.

4. L'addiction aux écrans

Cela devient vraiment préoccupant quand l'enfant ou l'adolescent s'intéresse de moins en moins à autre chose que l'ordinateur. La glissade addictive se repère par la baisse des résultats scolaires, l'évitement des rencontres amicales, le désinvestissement relationnel, voire la réduction du temps de sommeil avec pendant les vacances une quasi inversion du cycle jour-nuit et une alimentation anarchique. Dès lors, d'autres complications vont survenir : prise de poids due à la consommation en surfant d'aliments très sucrés, une inhibition intellectuelle, des ruptures relationnelles, un certain degré de perte des repères corporels et sociaux. La dépendance aux écrans peut aussi décompenser un état préalablement psychopathologique. Un lien a été fait avec certaines histoires célèbres de lycéens-meurtriers, comme dans l'affaire du film *Scream* de Wes Craven sorti en 1996 et les attaques meurtrières d'adolescents contre leur établissement scolaire.

(16) Pour comprendre le mécanisme de cette dépendance, on peut citer une étude américaine réalisée en IRM fonctionnelle³⁷ chez des enfants que l'on trouve dans un livre intitulé *l'Atlas du cerveau*. On connaît bien maintenant la spécialisation des deux hémisphères cérébraux. L'hémisphère droit gère

³⁶

http://doc.sciencespo-lyon.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/Cyberdocs/MFE2006/chaucuse_1/pdf/chaucuse_1.pdf

³⁷ CARTER R: *Atlas du cerveau*. Autrement 1999:220 p, 244.

les images, le schéma corporel, les sensations, le raisonnement intuitif, l'aperçu global des situations ; on parle de traitement digital des informations. L'hémisphère gauche, lui, est plus précis et son traitement est dit numérisé. Il gère des fonctions cérébrales supérieures apparues les dernières dans l'Évolution : parole, écriture, lecture, calcul, analyse détaillée, raisonnement logique. Un enfant de CP qui prend son petit-déjeuner du matin seul en regardant la télé est sous hypnose : il ne tourne qu'avec son hémisphère droit tant qu'on ne le bouscule pas en disant "*Dépêche-toi, tu vas être en retard à l'école*". L'hémisphère gauche, lui, se met en veille, comme un ordinateur allumé mais qu'on n'utilise pas. Il faut quatre fois le temps d'exposition de l'hémisphère droit aux images pour rallumer l'hémisphère gauche. Cet enfant de CP, s'il a regardé une demi-heure de dessins animés, ne sera disponible aux apprentissages scolaires avant 11h du matin. Cet état de fascination dans lequel peuvent nous mettre les images, externes ou internes, qui n'est peut-être pas sans rappeler certains élans mystiques, vaut aussi pour les adultes. Il est fortement déconseillé de se lancer dans sa déclaration de revenus en ligne juste après avoir regardé un film captivant.

5. Sortir du virtuel par le processus d'autorité

Les médias ont parfois ce pouvoir de déclencher subitement une régression psychique profonde. Dès lors, nous nous retrouvons dans cet état primitif de fascination du bébé pour sa mère, de l'enfant pour son père, de l'adolescent pour un leader, de l'adulte pour un gourou. Sortir du monde virtuel, si proche du monde des fantasmes, est un effort psychique important, surtout pour l'enfant. C'est comme sortir du fusionnel. Quitter le monde préverbal du collage à l'image et réinstaurer la distance du raisonnement que permet le langage, écrit ou parlé. Cela exige de restreindre le principe de plaisir au profit d'un heureux mélange avec le principe de réalité, de négliger les circuits courts, comme le clic, celui que Bruno Latour appelle "*Double Clic*", pour privilégier les circuits longs, ceux de la réflexion et de la méditation.

Le processus de l'autorité est ce qui facilite ce passage du virtuel-fusionnel au relationnel-distancié, espace des rencontres humaines.

Je vais faire référence à un collègue psychanalyste, André Carel³⁸, pour expliciter ce processus d'autorité qui me semble être au fondement des rapports humains. André Carel nomme joliment ce processus "*L'épreuve du Non traversée ensemble*". Imaginons un parent qui fixe une interdiction (non un interdit) à son enfant. Ce "*Non*" qui proscriit va provoquer un drame en six actes :

1. L'interdiction tombe. Le parent dit non.
2. L'enfant résiste, dit non à son tour. Il se risque à dire non au non de l'adulte. Il va déployer toute la gamme des sentiments dont il est capable pour affirmer son refus de la limitation de son plaisir (amusement, charme, défi, colère, rage).
3. Un conflit de pouvoir s'installe. Le dilemme de l'enfant, avant qu'il se soumette, est d'échapper à une simple soumission passive, car il confond obéissance et soumission. . Pour ce faire, il devient l'agresseur qui dit non pour affirmer sa puissance narcissique, sauver l'honneur.
4. Puis l'enfant hésite entre amour et haine. C'est le temps de flottement de l'ambivalence. Il sent le risque, majeur pour lui, de perdre l'amour du parent. C'est un moment de maturation, de l'intégration de la valeur de l'attachement.
5. L'enfant renonce et accepte l'interdiction ; par cet acte d'obéissance, il prend sur lui de renoncer temporairement à l'accomplissement du désir interdit et conserve intacte sa créativité.
6. Par ce renoncement à l'immédiateté du plaisir, l'enfant intègre la dimension morale : l'interdiction devient interdit. L'enfant peut désinvestir le parent externe vécu comme persécuteur et s'approprier une référence morale interne détachée de la personne de l'adulte.

Ce processus d'autorité, s'il est mené à terme, génère chez l'enfant un sentiment de fierté, d'estime de soi, d'autonomie.

Mais qu'a vécu le parent pendant ce temps ? (18) Là aussi, André Carel imagine une séquence en six actes :

1. Par l'acte d'autorité, cette compétence parentale qu'on appelle fermeté, le parent fait une offre morale.

³⁸ CAREL A: *Le processus d'autorité*. Revue Française de Psychanalyse, 2002, 1:21.

2. Le parent doute face à la résistance de l'enfant. Il culpabilise. L'enfant dispose très précocement d'un appareil à détecter la culpabilité d'autrui à partir d'indices perceptifs (voix, ton, regard) et va ressentir cette culpabilité parentale.
3. Le parent est pris d'une peur d'être méchant, trop sévère avec son enfant. Il peut diluer son autorité dans des « *Oui, mais* », des messages paradoxaux.
4. Le risque d'abstention se présente. Le parent est tenté d'éviter l'impératif catégorique, ce qui serait interprété par l'enfant comme un abandon de l'épreuve, et fixerait le lien parent-enfant dans le fusionnel, l'évitement du conflit.
5. Le parent tient bon et maintient l'interdiction. L'enfant renonce.
6. Alors, c'est le temps des retrouvailles après le conflit, après l'épreuve du non traversée ensemble. Il y a un renforcement du lien et partage d'un sentiment de filiation, d'appartenance à la même communauté humaine, ici la famille, de même qu'il y a un renforcement du sentiment de parentalité.

L'acte d'autorité apparaît donc comme un organisateur au quotidien de l'appareil psychique familial à l'œuvre dès l'instauration du lien père-mère-bébé. Il permet à l'enfant ce travail de distanciation qui le rendra apte à distinguer le support (ici la relation parent-enfant), le message (l'obligation, constituante de la nature humaine, de savoir différer le plaisir), et l'opérateur (il s'agit de dépersonnaliser l'interdicteur parental pour fabriquer ses propres valeurs morales).

Conclusion

Ainsi, le rapport d'éducation, comme toute rencontre humaine, est aussi un rapport de force. Se rencontrer, c'est savoir être à l'encontre, en opposition, en conflit. Pas en état de guerre, qui vise à l'élimination de l'ennemi, mais en état de conflit, qui vise à défendre ses intérêts sans attaquer la personne, conflit qu'il faut savoir faire durer car le temps est nécessaire au dialogue et à l'élaboration d'une solution de compromis. La rencontre humaine entre adultes suppose que ceux-ci aient été entraînés, par l'éducation, à assumer le conflit des différences, des sexes, des générations, des origines, des religions, des envies. À défaut, un évitement chronique du temps agressif de la rencontre, agressif au sens positif du terme, celui de rivalité mimétique, fraternelle et créatrice, peut mener aux addictions, médiatique entre autres, au recul fusionnel qui est le négatif du culturel. Une boulimie d'informations peut entraîner une dépendance toxique à un réseau social cultivant l'illusion narcissique de *"His majesty the baby"* comme dit Freud³⁹. Une obsession des médias, une hypervigilance aux alertes, pastilles, bannières, notifications push et autres bandeaux peut développer une accoutumance qui oblige à un *"toujours plus"* de consommation de news et d'échanges en réseau. On peut devenir, comme dit Michel de M'Uzan⁴⁰, *"esclave de la quantité"*, incapable du moindre regard distancié, critique, qui seul qualifie l'expérience de rencontre, l'humanise. Il existe un lien de causalité direct entre faiblesse du processus d'autorité dans l'enfance et risque addictif à l'adolescence.

J'étais hier soir seul dans un restaurant à Bastille. Je voyais beaucoup de couples autour de moi. C'est ainsi maintenant : on dîne au restaurant avec le smartphone posé sur la table. On est disponible à la fois au regard et aux paroles de l'autre, et aux messages du portable. On vit le réel en incluant le numérique. Tout est affaire de dosage, comme dans toute toxicomanie. Skype permet des rencontres sans présence physique qui peuvent peser. J'ai discuté récemment avec une américaine qui accueille aux États-Unis des étudiants étrangers pour des séjours d'un an. Elle me disait combien l'adaptation des jeunes et devenue plus difficile depuis Skype : tous les soirs, leurs parents sont numériquement dans leur chambre et cette proximité numérique les empêche de se rendre disponibles à la culture du pays d'accueil. Je connais un garçon qui a passé deux ans de sa petite enfance à dîner tous les soirs avec son père et un ordinateur posé sur la table où il voyait sa mère, très loin de là, qui dînait avec eux dans un échange numérique.

C'est ainsi maintenant, de façon irréversible : l'esprit va et vient entre l'autre, les autres, et moi. Avec les téléphones connectés, les médias font partie de la rencontre. Depuis Internet et les années 90, nous ne sommes plus dans l'ancien modèle médiatique, appelé *"One to many"*, ce que l'on nommait médias de masse, mais bien dans un système *"Many to many"* qui rend le contact avec le média interactif. La société qui gère le journal Le Monde en ligne s'appelle *"Le Monde Interactif"*. Médiapart,

³⁹ FREUD S. *Pour introduire le narcissisme*. PUF 1914.

⁴⁰ M'Uzan M. de, *Les esclaves de la quantité*, in Nouvelle Revue de Psychanalyse, 30, 1984.

sans qui ce bon capilliculteur de Villeneuve sur Lot serait encore ministre du budget, veut dire *"Média participatif"*. De fait, à propos de chaque article, les lecteurs réagissent. Les réseaux sociaux initialisent des rencontres physiques, *in real life*. Virtuel ne s'oppose pas à réel. Il vaudrait mieux opposer *"numérique"* et *"physique"*. Même si une rencontre numérique est d'un degré inférieur par rapport à une rencontre physique, encore faut-il préciser en quoi, elle n'en demeure pas moins une rencontre de même nature. La rencontre est réelle quand on finit par se comprendre. On fait de vraies ou de fausses rencontres aussi bien physiquement que numériquement. Les médias, internet surtout, augment considérablement la possibilité de dialogue et ça c'est bon pour la planète. Le sentiment d'appartenance collective se renforce. L'intérêt commun devient une préoccupation prioritaire.

Qui dit prise en compte de l'intérêt commun dit morale. Je l'ai dit et je me répète les deux seules garanties contre le risque de manipulation sont la déontologie des journalistes et le fonctionnement démocratique. Le rapport du journaliste est fonction de sa formation et de son éducation. La démocratie exige que l'avis du plus grand nombre, l'universel, contre les intérêts particuliers, soit l'étalon des décisions rédactionnelles et du choix des images. Je laisse le dernier mot à Emmanuel Kant : *"Agis de telle sorte que le principe de ton action puisse être érigé en maxime universelle"*.



Communication et communion

LUC THOMAS SOMME, op

Introduction

« La grâce de Jésus notre Seigneur, l'amour de Dieu le Père et la communion de l'Esprit Saint soient toujours avec vous ». Vous avez reconnu la première salutation que le prêtre adresse aux fidèles au début de l'eucharistie. Il s'agit d'une formule trinitaire, nommant d'abord Jésus, qui est le Fils, puis évoquant le Père et enfin l'Esprit. C'est aussi une citation biblique du verset final de 2 Co (13, 13). Cette salutation, dans le missel latin, paraît à première vue tout à fait conforme à cette traduction : « Grátia Dómini nostri Iesu Christi, et caritas Dei, et communicatio Sancti Spíritus sit cum ómnibus vobis ». On remarque juste que Jésus Christ dans le texte latin est réduit à Jésus dans le texte français et qu'en revanche la charité de Dieu dans le texte latin est explicitée en amour de Dieu le Père dans le texte français. Mais à y regarder de plus près une autre petite différence se manifeste : ce qui est rendu par la communion de l'Esprit Saint en français est *communicatio Sancti Spíritus*, c'est-à-dire, semble-t-il, littéralement : la communication de l'Esprit Saint. D'où une question : ces deux expressions sont-elles synonymes ? Est-ce la même chose de parler de la communication de l'Esprit Saint et de la communion de l'Esprit Saint ? Une idée s'impose : le Nouveau Testament étant écrit non pas en français ni en latin mais en grec, il convient d'y aller trouver la solution. Communication ou communion ? Le mot que l'on découvre alors, *koinonia*, revêt l'un et l'autre sens, et signifie même encore participation. L'impasse philologique nous oblige donc à nous poser à nouveau frais la question, et hors du cas même de l'Esprit Saint : quel rapport existe-t-il entre la communication et la communion ?

Le point de vue de ma communication – tiens, revoilà ce mot ! - s'inscrit dans le thème général « Médias et rencontres humaines ». Il semblerait bien que la communication puisse se rapporter aux médias et la communion aux rencontres humaines. Il se pourrait donc que le propos ne soit pas complètement d'emblée hors sujet. Se pose tout de même la question de la légitimité de cette prise de parole. Si l'on se réfère à l'identité affichée – dominicain, recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, et professeur de théologie morale – participant à ces différents titres à quelques entretiens à Radio Présence – Bénie soit-elle – cela donne quand même peu de qualifications pour intervenir sur un tel thème. Peut-il y avoir d'autre raison que l'humour et la ténacité du frère Jean-Marc pour m'embarquer dans un kidnapping aussi risqué me plaçant, par exemple, dans le voisinage intimidant d'un directeur de radio et d'un directeur de rédaction d'un grand hebdomadaire ? Je me plais à penser cependant que mon incompétence avouée peut être une aide, car, après tout, nombre d'entre ceux qui m'écoutent ne sont pas plus des communicants professionnels que moi : nous communions donc d'emblée dans cette lacune. Et, d'autre part, si dans un premier temps je monopolise quelque peu la communication en vous délivrant une communication sur la communication - une communication au carré - viendra ensuite le temps des remarques, des questions, des objections, d'une communication désormais partagée.

J'ai horreur de me poser en théologien, en philosophe, en moraliste. Avoir un diplôme dans ces disciplines et les enseigner est loin de suffire pour prétendre à ces titres. Dira-t-on de n'importe quel tâcheron martyrisant un instrument qu'il est un musicien et du plus farfêlu des improvisateurs qu'il est compositeur ? Mon point de vue essaiera de n'être pas celui d'un spécialiste mais celui d'un chercheur de sens. D'abord le sens des mots : que veut dire communication, que veut dire communion ? En espérant qu'à travers le sens des mots vienne à se dessiner le sens des choses. La tâche est donc fort simple : on prend le mot comme on regarde, comme on sent, comme on palpe un objet ou comme on écoute un son. C'est une sorte de phénoménologie pour les nuls. Mais cette tâche est en réalité passablement complexe. La preuve : la simple question de la communication en contient d'emblée trois : qui communique quoi à qui ? On voit donc qu'isoler le quoi du qui en amont et du qui

en aval invalide toute réflexion sur la communication. En d'autres termes, celle-ci n'est pas un contenu assimilable à une chose. Elle exprime qu'une personne est en relation avec une autre. On feint d'accorder une importance prépondérante à ce qui est dit, alors que parfois le plus important est simplement d'adresser la parole à quelqu'un. Une réconciliation passe souvent par des mots dérisoires qui ont pour seule importance de renouer la communication rompue.

I - La communication

1. Le marché

Qu'est-ce que la communication ? Dans un contexte profondément marqué par l'utilitarisme, communiquer apparaît souvent comme un moyen intéressé voire même manipulateur. On parle parfois de « publicité mensongère », mais sans aller jusque là on sait bien que tout produit vanté est enjolivé. En sorte qu'une bonne communication, dans le cadre de la publicité, du marketing, du fundraising suscite à la fois une certaine admiration et une certaine méfiance. Elle est une habilité au service d'un dessein mercantile : la bonne communication dope la vente. D'ailleurs ne dit-on pas qu'il faut savoir « se vendre » ? Langage qui connote pas moins que la prostitution. Le terme de communication, dans notre société, est donc largement compromis par un usage dominateur où le communicant cherche à annexer son interlocuteur à ses propres fins. On est alors très loin d'un autre type de communication, comme celui de la palabre africaine. De plus, la communication marchande, ou plutôt mercantile, sait flatter les désirs qui pousseront à l'achat : quel chauve ne voudrait pas retrouver des cheveux, quel senior ne voudrait pas redevenir jeune et beau, quel obèse ne voudrait pas recouvrer sa sveltesse d'antan ? La communication promet, illustre, prouve que, moyennant le recours à tel produit de telle marque, le miracle ne peut pas ne pas avoir lieu. Si, comme disait Aristote, la vertu est non seulement ce qui rend bon ce que l'on fait mais bon aussi celui qui le fait, alors la communication semble bien n'avoir rien de vertueux, rien de moral, car personne ne viendra à considérer qu'un bon communicant est un homme bon, purement et simplement. Il peut même être quelqu'un de très rusé et expert à atrophier mon portefeuille. Il est bon, comme on le dira d'un bon faussaire de billets. Bref, non seulement pareille communication semble amoral mais elle paraît, non moins, tendre à être immorale, comme un marchand d'illusions qui ne manque pas de faire croire, par mails, à de pauvres gens crédules, qu'ils ont gagné une somme importante au loto, ou, pire, qui les attendrissent sur le sort d'une pauvre veuve qui a besoin de votre entremise pour pouvoir toucher l'héritage de feu son richissime mari. Cette vision pessimiste d'un certain sens spontané de la communication se focalise sur la personne qui communique et sur l'inégalité de ceux à qui elle délivre son message pour mieux les duper. Cette vue connote donc aussi un aspect de mensonge, de rapt et de viol. Elle pose la question cruciale de l'objectivité, des raisons de se fier ou de se défier. Le lecteur de la Dépêche du Midi, l'auditeur de France Info, le spectateur de TF1, celui qui reçoit des tracts électoraux, qui assiste à un meeting politique, à une homélie dominicale ou à une intervention à l'Université d'été de Castanet-Tolosan, sait bien qu'il faut en prendre et en laisser, qu'il ne faut pas croire sur parole et donner le bon Dieu sans confession, il n'empêche qu'il est bien obligé de s'en remettre à toutes ces autorités, tout en sachant que la vérité est présentée, interprétée, tronquée, déformée, et parfois fabriquée contre toute évidence. La communication a ainsi partie liée avec la parole, si belle comme promesse d'alliance tenue ou recouvrée, si funeste comme ruse mensongère. Elle est indispensable mais tellement discréditée qu'elle en devient inaudible. Comment peut-on croire aujourd'hui un politicien, un journaliste, un religieux, un banquier, et, demain, un juge et un médecin ? Qu'il soit bien clair que cela n'invalide pas la communication en tant que telle, si nécessaire à toute œuvre éducative et à tout projet social, mais cela souligne sa fragilité, sa facilité à servir des desseins égoïstes. Se pose donc de nouveau la question de la bonne communication. Elle peut être bonne au plan de l'efficacité, de la performance, sans être bonne moralement. Et les choses sont difficiles à cerner. On pourrait dire qu'une bonne communication est celle qui a l'air sincère. Mais ce peut être une sincérité réelle, qui nous convainc intérieurement que cette personne que l'on dit d'autant plus présumée innocente qu'on la présume coupable, ne peut pas être responsable des turpitudes qu'on lui prête. Ce peut être aussi une sincérité affectée, artificielle. Et cela se subdivise encore en fausse sincérité légitime ou fausse sincérité illégitime. La première est celle de l'acteur : on lui demande de nous faire croire au rôle qu'il joue, de nous rendre dupe et complice de son artifice. Autre est la fausse sincérité de celui qui, les yeux dans les yeux, vous jure que jamais il n'a dissimulé un compte au fisc.

A. Le don

N'existe-t-il pas quelque saine communication, où son destinataire ne serait pas d'emblée victime d'un escroc charmeur ? Heureusement que si, même si les dérives restent toujours possibles. Si communiquer veut dire, entre autres, transmettre, il apparaît qu'un autre nom, meilleur, pourrait lui être assimilé, celui du don. Communiquer, c'est donner une information. Ce rapprochement permet ainsi de munir la communication d'un critère éthique : elle est bonne, moralement parlant, pour autant que le don qu'elle traduit est bon lui-même. Mais donner n'est-il pas toujours bon ? Assurément pas, et je donnerai volontiers une paire de claques à tout contradicteur pour le convaincre de mon propos. Encore que celui qui donne une paire de claques puisse le justifier par le fait que c'était bien intentionné, pédagogique par exemple. Toujours est-il qu'un don mal intentionné ne répond pas à notre critère : donner du poison n'est pas une bonne action. Autrement dit, le don est un critère éthique de la communication, mais le don a lui-même besoin d'un critère éthique. Il ne suffit pas qu'il y ait don pour que tout soit idyllique : il faut encore regarder plus avant, au moins ce qui est donné et pourquoi. Voilà donc que la timide solution avancée, à savoir regarder dans la communication le don, ne nous guérit guère du pessimisme premier. Car le don, qui a été tellement magnifié depuis Marcel Mauss jusqu'à Jean-Luc Marion, ne jouit pas plus d'une impeccabilité, d'une infaillibilité que la communication. Autrement dit, le don se prête aussi à des échecs grandioses, pour ne pas dire cuisants. Qui ne l'a expérimenté une fois ou l'autre dans le don d'une confiance mal placée ? Quelles sont donc les conditions d'un don infructueux, d'une communication ratée ? Une première, celle à laquelle je suis enchaîné à l'instant, est le monologue. On peut le supporter avec patience, à condition qu'il laisse enfin place à autre chose. Sinon il est un spectacle mais non une communication. Et il peut induire une formidable frustration. Celle, par exemple de la vie ordinaire où celui qui vous appelle vous annonce vouloir échanger avec vous des nouvelles, ce qui vous réjouit, et vous quitte brusquement après vous avoir donné les siennes sans même prendre la peine de vous demander les vôtres. Il est heureux de vous avoir longuement parlé de lui, mais il vous donne le sentiment d'un formidable égoïste qui ne se préoccupe nullement de ce que vous devenez. Il a la prétention de vous avoir partagé des nouvelles, mais c'est un curieux sens du partage, complètement unilatéral : une sorte de becquée qui se traduira trivialement comme : « il m'a gavé ». Le don qui s'exhibe, qui se complaît dans sa générosité sans le souci de faire exister l'autre est irritant jusqu'à la violence. Un certain colonialisme et plus généralement l'attitude paternaliste relèvent de cela, même si une note de condescendance vient encore aggraver le cas. L'envie frénétique de la victime de cette communication en forme de monologue est de couper la parole, de dire : « tais-toi, moi aussi je veux parler, écoute-moi, soyons en position d'égalité et de réciprocité ». Ce point de vue de l'expérience basique coïncide avec ce que la Révélation nous dit d'elle-même. La Révélation, c'est la communication faite par Dieu. Donc a priori, ce ne doit pas être trop raté et il pourrait y avoir avantage à s'en inspirer. Or que voit-on ? Tout le contraire d'un monologue : Dieu s'adresse à son peuple et à chaque homme, mais il lui donne la parole. Par sa Révélation, il lui donne sa propre parole, bien sûr, mais il lui donne aussi la parole : il le laisse parler, il lui demande de le faire. Il lui annonce une alliance, mais il lui demande de la ratifier. Il lui promet, mais il sollicite une fidélité réciproque, même si bien vulnérable. La communication de l'Esprit Saint, pour reprendre une formule de notre introduction, n'a donc rien d'écrasant. Elle respecte la liberté ; mieux : elle l'interpelle et la suscite. Et si l'origine première est dans la personne du Père qui donne sa Parole qui n'est autre que son Fils, force est de constater que ce Père n'a rien de paternaliste, que celui qui fait de nous ses enfants ne nous infantilise en rien, que celui qui nous crée nous invite à être, avec une délicatesse confondante. Oui, Dieu sait vraiment donner la parole. Mieux que quiconque. Lui seul le fait à la perfection. En lui est la perfection du don et, par là même le sommet absolu de toute communication. Aussi est-il si douloureux de constater les déficits et les pathologies de la communication au sein de l'Église. C'est comme contre nature, anti-divin. La mauvaise communication est un contre-signé quand elle concerne les chrétiens. Pensons aux terribles paroles de la lettre de Jacques sur les méfaits de la langue, la calomnie surtout.

2. Le partage

Si la communication vaut par le don, celui-ci doit encore être bon, à la manière de Dieu, non à celle du monologue ou du paternalisme. Comment alors le caractériser lorsqu'il se présente sous les meilleurs auspices ? Une autre notion émerge ici : pour être bon, le don doit être authentiquement partage. Pour reprendre l'exemple précédent, celui qui m'a donné uniquement de ses nouvelles me les

a partagées au sens de transmises mais nous n'avons rien partagé tant que je n'ai pas pu placer un mot. Il s'agit donc de passer d'une communication-transmission, unilatérale et verticale-descendante, à une communication-partage, bilatérale et horizontale. En d'autres termes, substituer à une communication-monologue une communication-dialogue. La communication dont il s'agit doit donc s'effectuer sur fond de réciprocité et de parité. C'est un vrai défi, et presque impossible. Cela suppose d'écouter l'autre et de le valoriser au-delà de ses capacités d'expression. Il peut en effet y avoir un véritable impérialisme de la parole : un rhéteur puissant peut vous terrasser par sa facilité d'expression même s'il n'a rien à dire. A l'inverse, bien des gens n'ont pas vraiment les mots pour dire les richesses qu'ils portent dans leur esprit et dans leur cœur et le travail de leur auditeur est d'extraire les pépites précieuses dans le minerai apparemment grossier de leur élocution hasardeuse. Il y a même des cas où toute communication verbale est défailante ou inopportune : une grande souffrance demande la communication d'une présence, d'une caresse, d'un baiser, et non de raisonnements et d'explications à la manière des amis de Job. On touche ici à une limite du point de vue exprimé précédemment sur la nécessité du dialogue. Pour nuancer le propos, on dira donc que la communication doit nécessairement se faire dialogue là où le dialogue est possible. Mais il ne l'est malheureusement pas toujours : le patient atteint de sclérose latérale amyotrophique, l'accidenté en état pauci-relationnel, par exemple, sont privés de toute possibilité d'émission et cela risque de décourager toute communication, faute de dialogue possible. Pourtant, les respecter dans leur dignité impose de résister à ce découragement, de ne pas se lasser de s'adresser à eux, alors même qu'ils ne peuvent pas s'adresser à nous, de se réjouir du moindre signe ténu d'une présence active. Je me souviens ici de ma mère, atteinte de la maladie de Charcot et n'ayant donc que les paupières de mobiles, et qui ouvrait doucement et douloureusement les yeux quand je venais la voir. Communication pauvre et crucifiée mais ô combien plus dense que bien des flots de paroles insignifiantes. Il reste que, lorsque le dialogue est possible, il est la voie de la communication sincère et droite. Je suis souvent émerveillé par le savoir-faire des journalistes de radio chrétiennes lors des émissions où je suis invité, et qui savent à la fois laisser parler et également enchaîner avec fluidité les questions dès que la réponse atteint son point d'achèvement. Avouons que l'on n'a pas le même sentiment par rapport à certains débats télévisés où journalistes et politiciens se coupent mutuellement sans cesse la parole. Quant aux débats parlementaires, ils semblent souvent la quintessence de la caricature du dialogue : des monologues qui s'affrontent et s'efforcent de s'imposer par vociférations convenues. Les communications anarchiques qui interfèrent entre elles deviennent littéralement une cacophonie. Il y a donc des règles du jeu à respecter. Il est significatif que des colloques enchaînant des conférences indigestes prévoient des présidents de séance, alors que des tables-rondes ou autres formes de débats programment des modérateurs. Quand la parole est unilatérale, il suffit de présider. Quand elle va et vient, cela semble dangereux : il faut modérer. Dans l'un et l'autre cas la tâche consiste prioritairement à consulter sa montre et à faire passer un ou des petits papiers avertissant que le temps de parole approche de sa fin, est déjà terminé, qu'il faut plus que conclure, etc. A bien y regarder l'égalité du temps de parole entre les interlocuteurs présente un caractère quelque peu factice : on peut dire beaucoup en peu de mots et peu en beaucoup. Dans un débat on retient souvent une seule phrase qui fait vraiment mouche. D'autre part, on se plaît à penser que les dialogues ne sont pas nécessairement des joutes où l'ambition serait de terrasser un adversaire ou de remporter un concours. Un dialogue amical a-t-il besoin de compter à la seconde près les durées d'intervention de chacun ? Quelle que soit la forme du dialogue, on constate tout de même un idéal d'équité : simplement celle-ci va de soi en régime de dialogue amical et elle doit s'incarner dans des règles ratifiées en cas de débat risquant d'être discourtois.

II - La communion

1. L'amour

Nous sommes maintenant, à partir d'une réflexion critique sur la communication, en mesure d'aborder la notion parente de communion. La communication que nous voulons promouvoir est un don, avons-nous dit, et le don est partage. En méditant sur les échecs de ces réalités nous découvrons que nous sommes renvoyés à la racine du don, à savoir l'amour. Un don qui ne procède pas de l'amour comme de son motif premier n'est qu'une imposture car le don a vocation à l'altruisme : il est pour celui à qui l'on donne. Un don qui met prioritairement en valeur le donateur, qui ne traduit pas une bienveillance gratuite, n'est pas un don mais un investissement. Plus l'amour est là, moins la

communication nécessite de moyen. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de communication, mais qu'elle peut être davantage présence que parole : des personnes qui s'aiment se comprennent à demi-mots et même sans mots. La télépathie amoureuse le montre bien. Dans ce cas idéal la communication laisse place à la communion. Plus exactement, il existe une sorte de va et vient de l'une à l'autre. La communion, c'est l'amour qui unit. Elle est donc au principe de la communication vraie. Nous l'avons vu *a contrario* : une communication qui n'est pas aimante n'est pas vraie. La communion fonde la communication. Mais l'inverse n'est pas moins vrai. La communication fonde la communion. A force de considérer que l'amour va de soi, n'a pas besoin de se dire ni de se prouver, à force de ne pas ou plus communiquer, les personnes se découvrent étrangères l'une à l'autre. Qui plus est, on sait que dans les situations de tension, entre personnes comme entre États, la première chose à laquelle il faut pourvoir, c'est d'établir une communication, de faire en sorte que les adversaires se parlent et si possible se rencontrent. La communication est un auxiliaire de la paix : elle désarme la violence, à condition d'être dans les conditions de réciprocité, de partage, de dialogue qui ont été mises en évidence. Sinon elle risque d'être une propagande unilatérale et délétère. Communication et communion disent donc des choses très proches mais avec d'utiles accents complémentaires. La communication dit une action ; elle connote le dynamisme et la vitalité, ce qui peut être bénéfique ou non. La communion dit davantage un état, une stabilité heureuse mais qui peut être un sommet ou un plateau et qui peut devenir ronronnante et illusoire. Mais en réalité, comme l'expérience des relations humaines le prouve, la communion ne peut jamais être purement statique, sinon elle vient à s'anémier, à se déliter et à mourir. La raison en est qu'elle est une relation entre vivants et que la vie impose un dynamisme. Par conséquent la communion est une convergence à créer au jour le jour entre les dynamismes de ces personnes vivantes et cette convergence est un ajustement constant : rester en communion, c'est rejoindre sans cesse l'autre dans son devenir et le laisser me rejoindre dans le mien. C'est le sens profond de l'expression fréquente dans l'Évangile et les épîtres de Jean : « demeurer dans » : le Père demeure dans le Fils, le Fils dans le Père et la même inclusion mutuelle vaut du Christ et de ses disciples. Si les deux personnes qui s'aiment ne changeaient pas ensemble, si l'une d'elles restait fixe pendant que l'autre avançait, il s'opérerait une distanciation fatale qui, une fois la limite d'élasticité atteinte, provoquerait une rupture brutale. La communion demande donc que chacun aille à la rencontre de l'autre et le rejoigne sans jamais pouvoir l'étreindre définitivement. Cette loi d'impermanence heurte tellement l'aspiration au bonheur stable que certains amants préfèrent mourir ensemble que de vivre séparément. Paradoxe que de ne pouvoir pleinement communier que dans la mort alors que la communion dit précisément l'enrichissement mutuel de deux existences, la synthèse de deux vies. Il faut donc résolument penser la communion en termes de dynamisme, de vie et donc de trésor fragile. Seule une communion divine porte cette richesse de vie sans menace de mort, car il s'agit d'une vie éternelle. Mais dans tous les cas la communion est une communication circulante entre le je et le tu, comme des amoureux se donnent inlassablement et mutuellement leurs baisers, comme si l'étreinte seule devenait étouffante et demandait d'augmenter cette stabilité par des actes sporadiques de contact. Combien des communications apparemment les plus brillantes, les plus efficaces, par leur unilatéralité dominatrice se trouvent aux antipodes de cette circulation caractéristique de la communion. Toute la pédagogie, par exemple, pourrait être revisitée selon ce critère.

2. L'union

Beaucoup des exemples apportés en illustration de notre thème ont insisté sur la bilatéralité, sur la réciprocité, sur le va et vient et la circulation entre deux personnes qui s'aiment. Il importe en effet de décentrer la communication de l'égoïsme dans lequel elle se joue souvent et de l'ouvrir vraiment à l'autre et à l'autre de l'autre – moi – et cela au minimum avec parité et équité et au mieux avec bienveillance et désintéressement. C'est l'apport de l'expérience humaine. Mais l'expérience divine, celle du moins de la prière et de la charité, nous apprend à compter jusqu'à trois, à penser la communion autrement que dans le seul face à face. A vrai dire nous avons déjà commencé à le faire en nommant l'amour, en plus des personnes. En Dieu, c'est l'Esprit Saint, qui est amour mais qui est aussi personne. Et sans rentrer dans d'infinis débats de morale conjugale, convenons que, d'une manière ou d'une autre, toute union tend à une extériorisation, à une fécondité. Y compris, bien sûr, dans le cas du célibat consacré. Si la communion va avec la vie, l'union, qu'elle soit à Dieu ou à quelque humain, incline vers le don. En sorte que l'égoïsme à deux ne peut pas être le dernier mot de la communion et que la communion déborde, pour ainsi dire, en constitution d'une communauté : le

couple aspire naturellement à la famille, même dans des formes alternatives de couple ou de famille. L'union crée la communauté ; inversement la communauté postule l'union et s'enracine en elle. Nous trouvons ici une difficulté par rapport à des sociétés où prédominent des comportements communautaristes : les structures de base sont, certes, des communautés mais qui viennent à s'affronter non seulement entre elles mais avec la grande communauté nationale, parce que l'on peine à trouver un facteur d'union qui transcende les appartenances particulières. On y oppose, avec une grande confiance envers le legs de la Révolution, les valeurs républicaines. Le problème est que celles-ci laissent de marbre ceux à qui on pousse la chansonnette de la marseillaise. Ne pensons pas que la société civile ait le triste monopole de la chose. Nombre d'évêques sont affrontés à la même impossible tâche de réunir les paroisses, les mouvements charismatiques, les fidèles traditionalistes, les prêtres, les diacres, les religieux, les laïcs, les vieux et les jeunes, ceux qui ne jurent que par Vatican II, ceux qui le détestent et ceux qui n'en ont cure. Et ce manque de communion est le frein le plus puissant, bien sûr, à la nouvelle évangélisation. Voyez comme ils ne s'aiment pas, a-t-on envie de dire. Si telle est la situation de l'Eglise locale, force est aussi de mitiger l'enthousiasme de l'œcuménisme et du dialogue inter-religieux. Pourtant, rien n'est ici inéluctable et l'on pourrait aussi énumérer une impressionnante litanie de rencontres improbables, de poignées de mains inédites et de compagnonnages étonnants. Car si à notre faiblesse humaine vient volontiers s'ajouter l'œuvre du diviseur, du *diabolo*, en contrepoint l'Esprit de communion, Esprit d'amour et de vérité, vient rassembler les enfants de Dieu dispersés. C'est lui le grand communicant. C'est parfois spectaculaire comme à la Pentecôte, c'est souvent aussi dans la discrétion parfaite de l'intime du cœur. Dans tous les cas c'est lui qui, en se donnant, nous donne de nous donner et, ce faisant, il suscite et cimente la communion à travers nos libertés. Il ne scotche pas nos cœurs les uns aux autres mais il nous procure la conviction d'être des frères et l'envie de vivre comme tels. Pour cela il fait œuvre en nous de réconciliation, il nous inspire le pardon, il nous hisse à une communication qui sait taire le reproche, même fondé, pour prendre soin de l'autre. Y a-t-il plus belle communication que celle de combattants ennemis capables de fraterniser le temps d'une trêve ? Oui, il y a mieux encore : la trêve reconduite, l'amnistie magnanime, sans léser toutefois les droits d'une justice que nul ne peut sacrifier sur le dos d'autrui. Vue ainsi, la communion interroge l'opportunité de la communication. Dans le flot des nouvelles quotidiennes quelles sont les communications constructives ? Quelle est la part de la curiosité malsaine et de l'attrait mercantile du scoop qui accroîtra l'audience ou les ventes ? Un effet de toute cette réflexion pourrait être d'instaurer le réflexe salubre d'une question récurrente : en quoi cette communication sert-elle la communion ? Dans bien des cas, sans doute nous ne serons pas en mesure de répondre positivement et, pire, dans nombre d'autres s'imposera l'évidence d'une réponse négative. Il ne s'agit pas de plaider ici pour quelque censure que ce soit, même pour l'auto-censure, mais de se demander chacun pour soi-même quelle finalité est poursuivie et si l'horizon n'est que l'intérêt du communicant ou celui de celui à qui il s'adresse.

3. Communion trinitaire, communion eucharistique, communion ecclésiale et fraternelle

Communion est un mot très humain mais riche aussi d'un point de vue théologique. La vie intime de Dieu s'exprime sous la forme de communion des personnes du Père, du Fils et de l'Esprit. Tout l'Evangile serait ici à convoquer pour contempler ce qu'est la communion entre le Père et le Fils, comment le Père donne au Fils et le Fils rend au Père, comment s'effectue cette circulation qui structure la communication et la communion vraies. Parce que Dieu vit la communion, il la donne par son Esprit. Le problème est la distance entre nos existences séculières et cette communion trinitaire. Quelqu'un d'habité par la présence de la Trinité et habitué à la contempler ne peut être qu'un être de communion, un de ces bienheureux artisans de paix qui seront appelés fils de Dieu. Car celui qui dit aimer Dieu et qui n'aime pas son frère est un menteur. Il serait à souhaiter que cela se voie davantage mais au moins cela se vérifie-t-il par ce réflexe par lequel nous pouvons prendre un recul par rapport à une velléité d'action, cette conviction qui s'impose qu'il ne serait pas digne d'un chrétien d'agir ainsi : de nourrir une vengeance, de cautionner une calomnie... En cela la communion trinitaire peut modeler notre action d'une manière qui échappe largement à notre conscience, mais peu importe, pourvu qu'elle fasse de nous des acteurs de la communion.

A cet effet la communion trinitaire laisse une trace permanente et sacramentellement efficace : la communion eucharistique : celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Jésus, a la vie éternelle,

c'est-à-dire celui qui communie à mon corps et à mon sang communie à la vie de Dieu. La communion eucharistique authentiquement vécue transforme et divinise insensiblement nos communions humaines. C'est ce que vise à signifier le geste de paix. L'eucharistie est le lieu, si l'on ose dire, de la plus haute communication possible : l'auto-communication. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, de se donner soi-même en totalité. C'est ce que fait le Christ, modèle des communicants : il ne communique pas quelque chose de manière admirable mais quelqu'un, soi-même, de manière défigurée. Quel étrange communicant qu'un crucifié mais quel sommet que d'oser dire : Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font.

On connaît bien par ailleurs la célèbre formule puisée au P. de Lubac : l'Église fait l'eucharistie, l'eucharistie fait l'Église. Après la communion trinitaire et la communion eucharistique nous arrivons maintenant à la communion ecclésiale. Nous touchons ici à un enjeu d'autant plus grand que la communication au sein de l'Église ne peut pas ignorer celle du monde ambiant, en sorte que la plupart d'entre nous, sinon tous, puisons un certain nombre d'informations sur la vie de l'Église dans les grands médias, ne serait-ce que parce qu'ils sont plus réactifs. Bien sûr, il y a une volonté de ne pas se laisser distancer, d'être présent sur internet, sur les réseaux sociaux et l'on tweete jusqu'au plus haut sommet de la hiérarchie. Mais a-t-on mesuré que les nouveaux moyens de communication changent singulièrement la donne, démocratisent et anonymisent une communication qui, dans le cadre ecclésial, était traditionnellement très verticale, pour ne pas dire descendante ? Quoi qu'il en soit, la question de la communication dans l'Église, avec ses opportunités et ses risques, ne peut pas faire exception aux liens qui ont été précédemment soulignés : au don, au partage, à l'amour, à la communion. Elle a vocation impérieuse à être fraternelle. Cela n'exclut pas des fonctions, des responsabilités et des états différents dans l'Église mais il n'en demeure pas moins que si la communication aboutit à la communion, celle-ci est fondamentalement la communion de toute l'Église et non d'une de ses parties, la communion des enfants de Dieu qui se reconnaissent donc comme frères.

Conclusion

La tentation est grande d'appliquer au monde religieux le schéma de la communication que nous connaissons dans le monde profane. Ce faisant nous pouvons espérer faire gagner l'Église en efficacité et modernité. Nous risquons aussi d'importer les pathologies de notre société car la communication y est l'objet de manipulations funestes. Un chemin complémentaire se dessine : celui du recul critique sur notre expérience d'homme et de chrétien, pour discerner les conditions d'une bonne communication, celle qui favorise la communion dans l'amour. Même dans un domaine aussi nouveau et aussi technique, on découvre alors que l'on peut recevoir une lumière de Dieu.

